

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

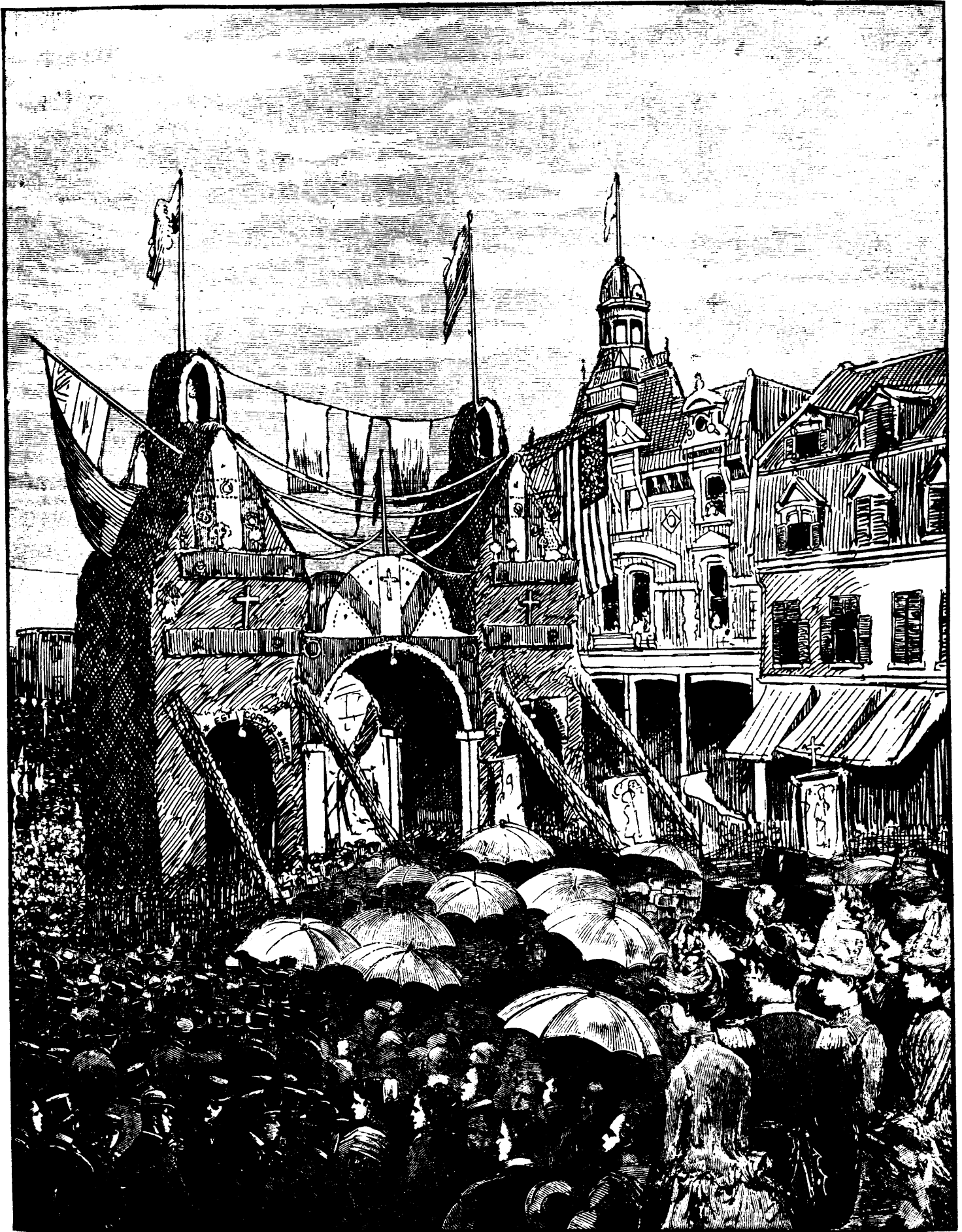
5ÈME ANNÉE, N° 214. — SAMEDI, 9 JUIN 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LA FÊTE-DIEU À MONTREAL. — LE DÉFILÉ PASSANT SOUS L'ARC DE LA PLACE CHABOLLEZ.

Dessin et gravure par Armstrong & Cie.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 JUIN 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc.—Nos gravures : La magie dans l'Inde : La Fête-Dieu à Montréal ; L'éducation en Chine.—Au poète auteur de "Merci."—Étymologie, par Hector Servadee.—Poésie : Le Gladiateur, par Auguste Baizeux.—Notes et impressions.—La médecine en Chine.—Chronique de Québec, par Philéas Huot.—Primes du mois de mai.—Le billard.—Récréations de la famille.—Feuilletons.

GRAVURES : La Fête-Dieu à Montréal.—La magie dans l'Inde.—L'éducation en Chine : Une école chinoise.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## CONCOURS MERCIER

M. Ulric Barthe, attaché à la rédaction de l'Electeur, de Québec, a remporté le prix du Concours Mercier.

L'honorable Premier-Ministre de la province de Québec avait, comme on le sait, donné pour sujet : *La femme Canadienne*, et l'arène était depuis longtemps ouverte aux écrivains. Plusieurs ont répondu à l'appel, et les manuscrits n'ont pas fait défaut aux juges.

Nous publierons, dans notre numéro de la semaine prochaine, le travail de M. Barthe.



Le Derby a été couru à Epsom, il y a dix jours, et le vainqueur a fait gagner près de deux millions et demi à certains parieurs et environ vingt-cinq mille piastres à son propriétaire, et ce, à Londres seulement.

Les prix des courses des chevaux n'ont pas toujours atteint ces chiffres qui semblent invraisemblables et il faut reconnaître, que cent vingt-cinq mille francs pour une course de deux à trois minutes, est un tarif qui doit faire rêver tous les cochers de Montréal.

Mais, je le répète, ne croyez pas qu'il en ait toujours été ainsi, car on lit dans l'histoire de Berry, (c'est Larousse qui le répète) qu'Archambault de Bourbon, beau-frère du roi Louis le Gros, et sa femme Agnès de Savoie, établirent en 1136, une course de chevaux, s'engageant à donner un marc d'argent au vainqueur et cinq sols à celui qui le suivrait de plus près.

Ce furent les premières courses fondées en France.

Depuis cette époque, on a fait bien des progrès, et toutefois on peut qualifier de progrès la manie qui s'est répandue dans le monde entier d'établir des courses un peu partout.

\*.\* Il est impossible de se faire une idée des

sommes qui ont changé de mains pendant la journée des courses du Derby.

A Montréal—ce sont les journaux qui nous l'ont appris—de nombreux paris ont été faits et un déplacement de cent mille piastres au moins a eu lieu.

Voici comment on opère :

Quelques mois avant les courses, les paris sont ouverts, et c'est généralement dans un hôtel de la rue Saint-Jacques ou au Windsor, que la chose a lieu. Chaque parieur achète des billets, moyennant cinq piastres pièce, ce billet porte un numéro, et on peut en acheter autant qu'on le veut et qu'on le peut.

Tous les chevaux inscrits dès leur naissance dans les registres du Derby sont considérés comme pouvant courir, bien qu'en réalité il n'y en ait qu'un très petit nombre qui puissent prendre part à la course, et c'est ainsi que cette année neuf seulement sur trois cent dix-sept ont paru sur la piste.

Le jour des courses, alors que le résultat est connu, on procède au tirage au sort, et après l'appel de chaque numéro, on tire le nom d'un cheval.

Les heureux gagnent de fortes sommes. A Montréal, ceux (je dis ceux car chaque numéro est double,) qui sont tombés sur le nom du cheval gagnant ont reçu chacun trois mille piastres, d'autres ont gagné deux mille, mille, cinq cents piastres, selon l'ordre dans lequel les chevaux sont arrivés.

A part ce système, il y a aussi les paris qui portent sur tel ou tel cheval nommé d'avance.

\*.\* Comme on le voit, il s'agit d'une véritable loterie, tout ce qu'il y a de plus loterie, et quand on sait que l'on parie ainsi dans chaque ville d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de l'Inde Anglaise, du Canada, d'Australie, et de chacune des colonies de la Grande-Bretagne, on peut affirmer, sans craindre de trop s'avancer, que la journée du Derby fait perdre et gagner au moins cinquante millions de piastres.

Au reste, et que ceci soit bien compris, les Anglais sont les gens qui présentent le plus les chances aléatoires d'une affaire quelconque, ce sont les plus grands parieurs du monde, tout leur sert de prétexte à gageure, qu'il s'agisse de courses de chevaux, de chiens, d'hommes, d'ânes, de pigeons, que l'on prenne pour base, la paix, la guerre, la pluie, la grêle, le tonnerre, le beau temps, d'élections, de maladie, de mort, de n'importe quoi, il y a toujours un Anglais prêt à parier.

On a vu les loyaux sujets de Sa Majesté parier qui, pour un garçon, qui pour une fillette, à l'approche d'une naissance royale.

Un mari parie avec sa femme quand il ne peut pas trouver d'autre personne. Les écoliers parient entre eux, les douces et blondes miss aux grands pieds parient comme des hommes.

On parie dans la rue, en voyage, au théâtre, sur l'eau, sur terre, en ballon, partout.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est de voir ces mêmes enragés parieurs, ces amateurs forcés de la fortune, du hasard, jeter les hauts cris sitôt qu'on prononce devant eux le mot de loterie, et on les a vu se voiler la face et entendu crier au scandale quand on a organisé la loterie nationale.

Cette inconséquence est tellement flagrante, qu'on a lieu de se demander si ces intolérants sont de bonne foi.

\*.\* Si vous voulez maintenant savoir à quoi vous en tenir sur l'utilité des courses, lisez les lignes suivantes de M. Kervigan :

Elles sont, dit-il, aussi désastreuses en Angleterre, pour toutes les classes de la population que les jeux de Bourse en France pour les capitalistes grands et petits, et que le jeu de roulette à Bade ou à Hombourg. Le Tattersall de Londres attire dans son gouffre les joueurs ou parieurs, ce qui est la même chose, de toute condition, ducs et riches gentlemen, marchands, commis, épiciers, fonctionnaires publics, maîtres d'hôtel, commissionnaires, bouchers, domestiques des deux sexes, ouvriers, palefreniers, apprentis. Après cette foule qui est la nation même, viennent les bohèmes du turf, gens sans feu ni lieu, oiseaux de proie s'abattant sur les champs de courses comme sur un champ de bataille, où des milliers de dupes laissent

leur fortune et quelquefois leur honneur. L'escroquerie, la coquinerie se glissent même dans les rangs dorés des riches turfistes et des nobles sportsmen. Quelquefois c'est un jockey qui, pour une forte somme, se vend aux adversaires de son maître et fait perdre la victoire au cheval le meilleur et le plus renommé. C'est souvent le propriétaire d'un cheval fameux qui parie de petites sommes pour ce cheval et des sommes considérables contre, puis qui, donnant ordre à son jockey de se laisser battre, réalise par cette friponnerie d'énormes bénéfices, etc., etc.

C'est en effet de la friponnerie et c'est ce qui distingue ce genre de pari, de la loterie nationale qui est conduite d'une manière très honnête ainsi que cela a été prouvé lors de l'enquête que vous savez.

Mais tout cela n'empêche pas les intolérants britanniques de dire que la loterie est chose impie et de continuer à parier sur les jambes ou les pattes des autres bêtes.

\*.\* La bonne ville de Montréal est en vaine de charité.

La Place-d'Armes est plus animée que jamais, et des quatre coins la foule converge vers le point central, le square, transformé en vente de charité que l'on a baptisé de nouveau du nom de Kermesse, nom qui m'est cher, car il porte en lui comme un parfum du pays natal que l'on n'oublie jamais.

Dans le nord de la France, où l'on a conservé avec soin les vieilles coutumes, la fête de chaque ville ou village se nomme Kermesse ou *ducasse*, et ceux qui ont assisté à ces réjouissances ne les oublient jamais, pour la bonne raison que l'on est certain d'en emporter au moins une indigestion de premier ordre.

Autrefois, en Hollande et en Belgique, après une Kermesse employée comme de bons Flamands seuls savent la faire, c'est-à-dire à vider un nombre incalculable de pots de bière, on avait l'habitude de faire frapper une médaille, souvenir de ce grand jour de libations, portant l'inscription suivante : « De bien boire sois *memor*, » et plus tard ces grands buveurs, en relisant ces mots, sentaient une larme mouiller leur œil, et des rêves pantagruéliques hantaient leur crâne.

Aujourd'hui encore, malgré les chemins de fer, le téléphone, on a conservé l'habitude archi-centenaire de *sémouvoir* royalement le jour où les jours de la Kermesse—cela dure par fois une semaine—et en voyant défilier les compagnies de francs tireurs, d'arbalétriers, de joueurs de billon et de dix autres sociétés, un étranger s'étonne toujours un peu de cette mise en scène moyen-âge.

\*.\* Ces fêtes sont le commencement de bien des mariages et au point de vue du peuplement, la Kermesse est une institution qui doit être des plus encouragée.

On dit que la dernière Kermesse de Montréal a eu ce point de ressemblance avec celles des pays flamands, qu'elle a été témoin aussi de l'incendie de bien des cœurs, mais je n'affirme rien.

Il est possible que cela ait été très vrai, alors et que le même phénomène se renouvelle cette année.

Puisque je viens de vous parler de choses d'amour, voulez-vous savoir comment les jeunes gens s'engagent dans certain pays ?

Ne criez pas à l'invraisemblance quand vous m'aurez lu, car je l'ai entendu, de mes oreilles, oui, plusieurs fois dans plus d'un village de l'Artois.

Quand le gars en arrive au moment des aveux, voici comment il s'exprime en parlant à celle qu'il aime :

—M'as tu quèr ?

—Aoui que j't'ai quèr.

—Ben vrai ?

—Ben vrai...

—Rack den m'bouche!...

Ceci est du patois ; voici la traduction libre :

—M'aimes-tu ?

—Oui, je t'aime.

—Ben vrai ?

—Ben vrai...

—Crache dans ma bouche.

Pouah ! c'est horrible, c'est dégoûtant n'est-ce pas ? Eh bien ! non, cela passe très bien là-bas.

Mais vous dire que les choses se passent de la

même manière dans le monde convenable, non, pas plus qu'ici.

Et puis, comme me le disait un jour un de mes amis, très conciliant en toutes choses : Cela dépend de la manière dont cela est dit et... fait.

Je lui laisse toute la responsabilité de son opinion.

\*.\* Mais je suis loin de la Kermesse de Mont-réal.

Pour être un succès, j'en réponds et vous en répondez aussi, car il suffit de connaître le dévouement, le zèle, et je dirai plus, car c'est vrai, la grâce et les jolis traits des dames de charité pour s'attendre à une pluie d'or dont profiteront les pauvres.

Le *Kermesse Journal* va-t-il renaître de ses cendres ?

Hélas ! Provencher, son spirituel fondateur, n'est plus là. Pauvre bon garçon, qui se promettait tant de finir le roman impossible, dont il avait commencé la publication dans ce journal unique, dont la vie était limitée d'avance à dix jours, ce que durait la Kermesse !

*Le Monde Illustré*

NOS GRAVURES

LA MAGIE DANS L'INDE

UN des plus célèbres jongleurs de l'Inde méridionale, donnait récemment une réception des plus curieuses, sous la vérandah du Grand Mess de Colombo. Après quelques tours fort étonnants de passe-passe, le pseudo-sorcier consentit à exécuter le plus remarquable de ses prodiges, et il y procéda avec une imposante solennité.

Après avoir fait circuler parmi les spectateurs une graine sèche de manguiier, il l'enfonça dans un petit tas de terre qu'il arrosa ensuite de quelques gouttes d'eau. Puis, sans recourir à aucun instrument, sans s'aider de quelque vêtement à larges manches, il agita légèrement au-dessus du monticule de terre un petit mouchoir de soie dont, finalement, il le recouvrit.

Lorsqu'il retira le mouchoir une première fois, une petite pousse de manguiier montrait déjà quelques feuilles. Le magicien étendit de nouveau le mouchoir, et, quand il le souleva pour la seconde fois, le manguiier était devenu une plante ayant une tige assez développée. A la suite d'une série de prodiges semblables, le manguiier ne tarda pas à atteindre une hauteur d'environ deux pieds, aux applaudissements répétés des spectateurs ; et alors, le surprenant prestidigitateur, arrachant le petit arbre, en distribua les feuilles et les fragments de tige autour de lui, puis il prit congé au milieu des commentaires les plus animés, en laissant chacun frappé de surprise au moins autant que d'admiration.

LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Comme les années précédentes, la grande procession s'est faite dimanche dernier, avec beaucoup de pompe et d'éclat. Les préparatifs, commencés depuis plusieurs jours, ont été malheureusement interrompus samedi soir à cause de la pluie. Dimanche matin, le soleil se leva radieux et les travaux furent repris avec vigueur.

Les décorations, du goût le plus parfait, étaient nombreuses, et plusieurs reposoirs avait été érigés en divers endroits. Les arcs de verdure étaient magnifiques.

Mgr Fabre portait lui-même le Saint-Sacrement assisté d'un clergé nombreux, revêtu de chapes et de dalmatiques étincelantes. Les corps de musique de la *Cité*, de l'*Harmonie*, l'*Union Musicale* et du *Séminaire* marchaient dans les rangs, et ont présenté alternativement plusieurs morceaux religieux qui n'ont pas peu contribué à relever l'éclat de cette fête qui restera dans la mémoire des fidèles de notre ville comme un souvenir bienfaisant de religion et d'amour.

Notre gravure représente la procession au moment où elle défile sous l'arc de verdure de la place Chaboillez.

L'ÉDUCATION EN CHINE

L'éducation a une influence capitale sur la destinée d'un Etat ; de son organisation dépendent la grandeur et la prospérité d'une société. Notre gouvernement a de bonne heure compris la nécessité de répandre l'instruction dans tout l'empire, et dans un ouvrage écrit avant l'ère chrétienne il est fait mention de « l'ancien système d'instruction », en vertu duquel toutes les villes et tous les villages devaient être pourvus d'une école commune.

Dans l'esprit de nos institutions, le but poursuivi en rendant l'éducation générale est de répandre la science dans la masse du peuple, afin d'en extraire le véritable talent et le faire servir au bien de l'Etat.

Nous ne dissimulons nullement cette tendance de nos méthodes, car nous ne comprenons que l'éducation qui se transforme en services réels au profit de tous.

Aussi, nos systèmes d'instruction sont-ils très différents de ceux qui sont en usage en Orient où le mot l'emporte sur la chose. L'instruction obligatoire ne vise qu'à l'effet : ce n'est pas un système d'instruction.

On croit qu'en répandant une certaine dose d'instruction on aura tout fait pour le bonheur d'un peuple ; mais l'instruction sans système d'éducation est lettre morte. C'est un cours sans profondeur : il ne produit pas le jugement. Il ne développe pas la nature.

Selon la méthode chinoise, l'obligation réside dans la méthode de s'instruire. L'Etat ne se préoccupe pas d'autre chose.

Avant de faire des savants, ce qui arrivera toujours assez tôt, il songe à en faire de bons instruments de travail : car il ne suffit pas d'être apte à applaudir, il faut savoir et pouvoir apprendre.

Général TCHENG-KI-TONG.

AU POÈTE AUTEUR DE « MERCI ! »

Chante, poète, ta voix est si douce ! Chante ! — mais lai-se au mystère entre-nous son charme infini.

Ignorez-tu que tout voile déchiré fait tomber un rêve et s'envoler une illusion ?

Une collaboratrice au  
MONDE ILLUSTRÉ.

ÉTYMOLOGIE

AMÉRIQUE

CHRISTOPHE COLOMB donna à l'Amérique, dans son premier voyage, le nom d'Indes Occidentales, croyant n'avoir découvert qu'un prolongement de l'Inde. Sept ans plus tard, en 1499, Alonso de Ojeda entreprit une course le long de la côte de Paria, découverte l'année précédente par Christophe Colomb. Il se fit suivre d'un astronome, Americ Vespuce, qui fit dans la suite plusieurs voyages dans ces parages. De retour de sa dernière expédition, Americ Vespuce écrivit à René, duc de Lorraine, une lettre qui contenait un rapport sommaire de ses voyages. Cette relation, tombant entre les mains d'un imprimeur de Saint-Dié, en Lorraine, fut imprimée en 1507, sous le titre : *Quatuor Americi Vespuccii navigationes*.

Par une erreur de chiffres assez regrettable, Martin Hylacomylus, c'était le nom de l'imprimeur, plaça le premier voyage d'Americ Vespuce en 1497 ; c'est-à-dire un an avant la découverte de la terre ferme par Christophe Colomb. L'imprimeur lorrain proposa de donner le nom d'Amérique à la prétendue découverte d'Americ Vespuce pour une erreur à laquelle il n'a eu aucune part, puisqu'il ignora lui-même la publication d'Hylacomylus. Cette origine du mot Amérique est la seule qui ait été admise jusqu'à présent.

Mais voilà que dernièrement monsieur Thomas de Saint-Bris a publié un ouvrage à New-York,

qui refute avec beaucoup de science et de sagacité cette vieille opinion ; suivant monsieur de Saint-Bris, le mot Amérique est dérivé du nom indigène de l'Amérique centrale et des parties septentrionales de l'Amérique du Sud, qui figurent sur les cartes des premiers navigateurs espagnols avec diverses variantes, telles que Amaraco, Ameroco, Ameroca, Maraca, Moraca, devenues finalement América. Ces noms sont souvent suivis du mot indigène : *pana*, qui, suivant sir Walter Raleigh, signifie « pays ». *A maru* était le nom de la divinité qu'adoraient les aborigènes sous la forme d'un serpent traversé par une ligne droite ; et *Amaraca pana* était le nom donné par les naturels à la grande terre quand Christophe Colomb y aborda.

HECTOR SERVADEC.

LE GLADIATEUR

Dans Rome capitale, impératrice et reine,  
Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,  
Y regardaient mourir

Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,  
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,  
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,  
De périr noblement et sans baisser la tête,  
Mais tourné vers les cieux ;

Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,  
Que la mort fût décente et que l'instant horrible  
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poètes saints aux deux ailes de flamme,  
Qui parcourez le monde en répandant votre âme  
A travers les chemins,

Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,  
Au suprême moment levez avec noblesse  
Levez au ciel les mains.

AUGUSTE BRIZEUX.

NOTES ET IMPRESSIONS

De l'oisiveté naît l'inconstance. — SAINT-BASILE.

Celui-là est bien sourd à qui la tombe n'a pas dit quelques bonnes paroles. — G.-M. VALTOUR.

Le plus petit pouvoir est un grand corrupteur. — BENJAMIN CONSTANT.

Tel est ridicule aujourd'hui qui ne l'est pas demain. — SAINTE-BEUVE.

Le vulgaire se plaît à l'absolu ; c'est la forme naturelle de la pensée inculte. — ED. SCHERER.

Il faut à chaque époque un homme qui serve de chef et dont le nom soit l'étendard d'un parti. — MIGNET.

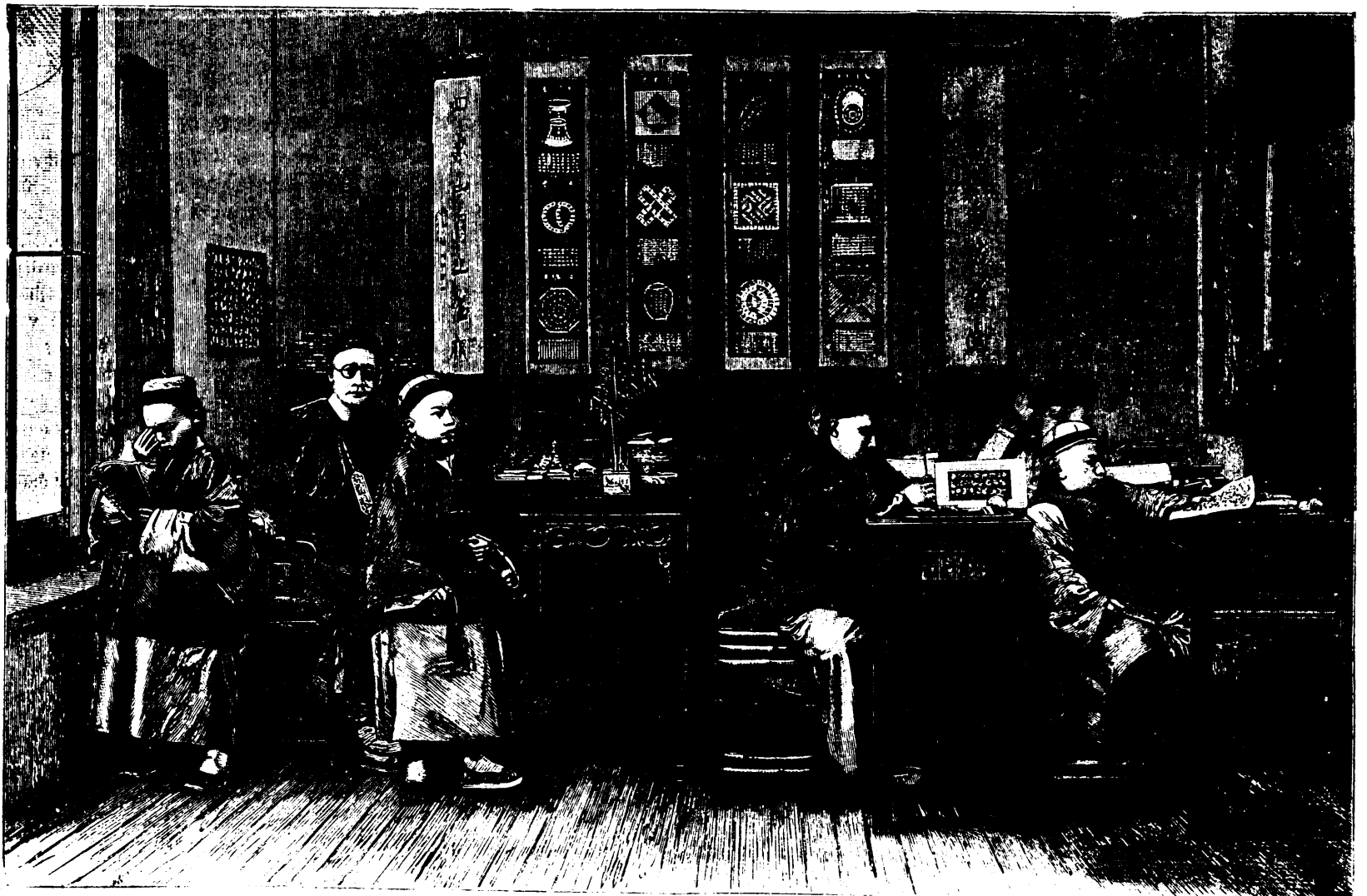
Par une loi naturelle, l'esprit humain ne peut empêcher d'embellir et d'élever l'objet de sa contemplation. — GEORGE SAND.

Il est rare qu'une nation trouve son compte à emprunter la route du voisin ; elle croyait prendre un raccourci, elle a fait un détour. — ARVEDE BARINE.

La médecine en Chine. — On a dit souvent que toutes nos découvertes, même les plus merveilleuses, ont vu le jour en Chine, bien longtemps avant d'éclorre en France. L'insensibilisation artificielle, entre autres, était connue en Chine bien avant les travaux de nos médecins. Des preuves de ce fait ont été maintes fois données ; en voici une nouvelle : D'après le *Dental Luminary*, en examinant les livres chinois, à la librairie nationale de Pékin, on trouve la preuve formelle que les chirurgiens chinois se servent, depuis bien longtemps, des anesthésiques pour pratiquer des opérations. C'est à un médecin célèbre, vivant au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, qu'est dû l'emploi de substances de nature à endormir la douleur. On se servait d'une préparation de chauvre qui, au bout de quelques moments, rendait le patient aussi insensible qu'un homme ivre-mort ou passé à l'état cadavérique.



LA MAGIE DANS L'INDE. — LE TOUR DU MANGUIER



L'ÉDUCATION EN CHINE. — UNE ÉCOLE CHINOISE



ANTOINETTE

Délicate fillette aux yeux noirs tout rêveurs.  
Brunette au teint de nacre, au gracieux visage.  
La bouche, frais calice aux suaves saveurs,  
Aux traits purs et troublants, au ravissant langage.—  
Avec l'air ingénu, — nimbe de ses seize ans,—  
Vague et naïf reflet de son cœur de fillette.  
Rayonnement candide et doux de son printemps.—  
Telle était Antoinette.

Devant son front d'enfant je me mis à genoux :  
Je lui dis mon amour, je la fis mon idole.  
Son âme lui dicta l'enivrante parole :  
" Je t'aime ! " et de cette heure il ne fut qu'un de nous.  
Tous nos jours s'écoulaient comme des jours de fête.  
Ne pouvant concevoir la fin de nos amours,  
Nous faisons le serment de nous aimer toujours.  
Tel aimai-je Antoinette.

Le destin me la prit et la mit au cœneuil.  
Je pleurai. Mais plus tard, pour vaincre ma tristesse,  
J'essayai d'oublier mon amour et mon deuil.  
Oh ! j'avais trop aimé, et malgré ma jeunesse,  
Nul amour plus nouveau n'effaçait le premier.  
Et le cœur désolé de la plainte que jette  
Le vent froid du malheur dont l'aile vient faner,  
Tel pleurai-je Antoinette.

Son âme en s'envolant emporta mon bonheur.  
Pourtant, quand ma pensée erre sur cette tombe,  
Dans une vision je revois la colombe  
Venir chercher encore un ami sur mon cœur.  
O tendres souvenirs ! ô regrets ! ô fillette !  
Après l'avoir aimée, après avoir pleuré,  
Je sens bien dans mon cœur que je ne cesserais  
De rêver d'Antoinette.

A....

CHRONIQUE DE QUÉBEC

PROFILS PARLEMENTAIRES

**S**i Louis XV revenait en ce monde et qu'il descendit sur nos rives, quelle ne serait pas sa stupéfaction à la vue de cette pointe de terre débordante de sève, que naguère avec dédain il appelait quelques arpents de neige, et où s'épanouissent aujourd'hui, comme dans une serre-chaude, les mœurs, la langue et les coutumes du Breton et du Normand, les lois sévères mais justes de nos codes, les saintes et religieuses traditions qui rendent un peuple durable et l'acheminent sûrement vers l'immortalité.

Avec quel amer repentir le descendant de François I<sup>er</sup> déplorerait cette incartade de sa royale jeunesse, coupable distraction qui arracha de la couronne de France une de ses plus belles colonies.

Car — je le proclame ici — nous avons, Canadiens-Français, hardiment tracé notre sillon sur ce sol inculte, ces fleuves et ces rivières que la Providence semble avoir jetés devant nous comme autant de ponts où notre énergie peut se déployer à l'aise dans les joûtes du commerce et de l'industrie.

Nous avons lutté d'estoc et de taille, fermes devant le devoir, debout et le front haut en face de l'ennemi, à genoux et croyants près de l'autel qui nous fit forts et valeureux.

En effet, sur le chemin parcouru, combien sont nombreux les actes de réelle grandeur, les sacrifices généreusement acceptés, les abnégations montantes de cœurs tout prêts aux immolations personnelles, et qui nous apparaissent aujourd'hui, à la lueur du souvenir, sous la forme d'âmes héroïques illuminant l'obscurité des cachots, ou sous le profil encore plus tragique de gibets pantelants, d'où sortit, comme un jet de lumière, la réalisation de nos plus chères libertés.

Le Canada est bien loin, c'est vrai, de posséder l'or qui déborde de l'escarcelle de John Bull et l'embarrasse l'échiquier de la république de Washington ; nous n'avons peut-être pas encore la large encolure des peuples nourris au lait pur des traditions séculaires ; mais exige-t-on, je vous le demande, du lionceau qui fait entendre au désert ses premiers accents, l'envergure de la lionne qui le sustente et le protège contre la menace incessante des espaces sans limites ?

Oui, soyons fiers de notre place au soleil, et tenons toujours présente à notre mémoire cette pensée que nous sommes sortis d'une des côtes de la France.

Avec cet acte de naissance à la main et ces états de service dans notre giberne, nous pouvons continuer vaillamment notre route, aspirant chaque jour à devenir meilleurs, à donner à notre race l'honneur et les vertus où Dieu se reconnaît dans la plus belle et la plus parfaite de ses créatures.

Voilà la pensée dominante de mes réflexions, lorsque l'autre jour je parcourais, respectueux et ému, les longs couloirs qui conduisent aux séances de notre Assemblée Législative.

La salle où l'on tient ces augustes réunions est spacieuse, bien éclairée et d'une architecture conforme à la majesté des choses qui s'y déroulent.

Ce qui, en entrant, frappe d'emblée le regard, c'est un superbe baldaquin semé d'arabesques et surmonté des armes de l'Angleterre, à l'ombre duquel siège l'orateur, assis dans un fauteuil d'une grande richesse et moëlleusement capitonné.

A M. F. G. Marchand est dévolue la difficile et délicate mission de présider l'aréopage, tâche qu'il remplit avec la largeur de manières et le coup d'œil sûr qui distinguent cet écrivain doublé d'un homme d'esprit.

Chaque député parle de son siège ; c'est vous dire qu'il n'y a pas de tribune.

Ceci, suivant moi, est une lacune regrettable.

En effet, il faut, dans une assemblée délibérante, que l'orateur soit vu de haut, que sa parole domine, que l'argument subtil, les considérations qui soutiennent le problème, ou la question à résoudre, viennent de loin, entourés de la magie du discours.

Car, au Parlement, l'orateur ne parle pas seulement pour enfler des mots, convaincu d'avance que ses paroles s'en iront en vaine fumée, bonne, tout au plus, à orner les feuilles du Hansard, ou à ébahir les électeurs d'un comté lointain.

Voyez en France, ce pays où l'éloquence a atteint des hauteurs incroyables. Imagineriez-vous Lamartine, Albert de Mun, Jules Favre ou Gambetta, parlant ailleurs qu'à la tribune, debout, la tête rejetée en arrière, où se penchant vers l'auditoire subjugué et convaincu ?

Ces remarques faites, je tire mon fusain et crayonne ces humbles profils, priant le lecteur, s'il ne trouve pas de son goût les couleurs de ma palette, de ne s'en prendre qu'à moi-même et à mon jugement, peut-être un peu trop hasardé.

Bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de politique ; je peins sur le vif, voilà tout.

\* \* \*

A tout seigneur, tout honneur.

Une taille élancée, au-dessus de la moyenne, assez forte moustache et cheveux noirs, œil de jais et vif comme une escarbouce, vêtu avec élégance mais sans recherche, promenant sur la députation un regard calme mêlé à un fin sourire ; voilà M. Mercier, premier-ministre de la province de Québec.

Sous cette couche d'indifférence marquée, cet homme cache une énergie fébrile, travailleuse, qui ne laisse à son esprit aucune trêve, aucun repos. M. Mercier est avant tout un remueur d'idées. Aussitôt qu'un plan, une idée se font jour dans son esprit, alors plus de repos ; son imagination gravite incessamment vers le triomphe de ce plan, ou de cette idée. Il rêve, déduit, conjecture, refait, s'il le faut, son projet, en remet un autre sur le métier ; appelle à lui ses lieutenants qui l'entourent, soumet la chose brièvement et sans emphase, discute avec eux les chances et les périls de la situation ; se rend, sans forfanterie, à une suggestion, à un conseil, et ne se repose heureux et satisfait qu'au moment où l'idée prend un corps et devient le succès dans la réalité.

Comme orateur, il serait difficile de lui trouver un égal. Sa diction, lente au début, se corse et s'accroît pendant l'action, et sa parole porte en elle un degré de sincérité qui amène à lui les suffrages. Il est improvisateur dans la force du mot. Que quelqu'un émette une opinion qui ne lui aille pas, aussitôt il se lève, apostrophe le pré-

pinant, engage avec lui la lutte, multiplie les arguments, les pose en pleine lumière, et, dans dans une péroraison savante, fait sauter l'arsenal de son adversaire désarmé.

Mais où M. Mercier donne une mesure plus complète de son talent, c'est dans la lutte corps à corps, lorsque son antagoniste le pique au flanc. Alors ce n'est plus le même homme ; il se dresse, brandit sa parole comme une épée, défie son adversaire et atteint des hauteurs que ceux-là seuls peuvent dire qui l'ont entendu.

Je me rappelle l'avoir vu aux prises avec M. Chapleau dans une discussion de grand intérêt public. Ce combat singulier fut beau à voir ; car personne ne niera que M. Chapleau est d'une force démosthénienne. Tout chez lui réalise l'idée que l'on se fait de l'art de bien dire et des draperies qui en relèvent la mâle beauté : talent, physique, onction, gestes superbes. Aussi, quand M. Chapleau reprit son siège, après un discours torrent et d'une habileté consommée, l'auditoire vit avec défiance le tribun de la gauche se lever pour lui répondre. Mais, après quelques minutes, il n'en fut plus ainsi. M. Mercier s'éleva, se prodigua ; l'inspiration lui souffla de ces apostrophes qui vous passent sur la peau et dans l'âme comme une batterie électrique. Du coup, il avait gagné ses épaulettes.

Pour tout dire, en un mot, M. Mercier partage avec MM. Laurier et Chapleau les palmes de l'éloquence au Canada.

En face de lui, sur les banquettes de la gauche, siège M. Taillon, chef de la loyale opposition.

M. Taillon porte, sur une figure ouverte et franche, une longue barbe grisonnante qui imprime à sa physionomie un cachet de haute respectabilité. L'énergie et la persévérance donnent à son caractère une trempe peu commune. Ne se grisant jamais des sourires de la fortune, les revers ne le déconcertent pas d'avantage. Aux dernières élections générales, il fut battu dans Montréal-Est par son collègue, M. David. Le lendemain du combat, au lieu de pleurer inutilement sa défaite, il partit en éclaireur, engagea la lutte à Montcalm, où cette fois la victoire confirma sa légitime ambition et lui permit de reprendre le bâton de commandant.

M. Taillon, comme orateur, possède une voix superbe, flottante comme un écho sous les voûtes parlementaires. Tacticien habile, il excelle à opérer un mouvement, à se porter à la tête de ses colonnes, à battre en retraite, libre ensuite d'opérer une conversion et de surprendre l'ennemi confiant dans ses positions. Il manie le sarcasme et l'ironie avec ce tact et ce savoir-vivre qui lui firent parfois des adversaires, jamais d'ennemis. Je me rappelle certaines séances où M. Taillon, tenant le dé de la réplique, fit rire et se tordre ses collègues et la galerie. Il sait saisir au vol un mot équivoque et cloue souvent sur place son adversaire par une réflexion spirituelle et de bon goût. Tout cela avec calme, sans amertume, ni arrière-pensée. Que de fois on le vit, au sortir d'une séance, s'éloigner là-bas dans les couloirs, échangeant une douce causerie avec M. Mercier, dont tout à l'heure il disputait pied à pied le terrain politique.

Mais quel est donc cet homme à droite, travaillant sans cesse, courbé sur son pupitre, feuilletant, écrivant, compulsant ?

C'est M. Gagnon, secrétaire provincial et député de Kamouraska. D'une forte taille, portant une longue moustache arquée sur une impériale abondamment fournie, on devine de suite que c'est quelqu'un. Pas de député ne possède mieux que lui et avec autant de sens le secret des rouages parlementaires. Toujours à l'affût, il surveille scrupuleux l'ensemble et l'observation exacte des coutumes et du code constitutionnel. Sa mémoire, jamais en défaut, est une sorte de bibliothèque où se classent avec un rare bonheur les règles consacrées dès la genèse des procédés parlementaires. Il s'enquiert de tout, veut tout connaître et connaît tout. Piocheur infatigable, il ne mesure ni le temps, ni l'étude, ni les recherches, pourvu qu'il arrive à savoir, à acquérir la puissance appuyée sur le droit. Si quelque fois la députation, se laissant aller au souffle capricieux des passions, l'avoie, incertaine, sur le flot d'une discussion oiseuse et sans but réel, alors M. Gagnon intervient ; la clarté de l'interprétation aidant, il fait

rentrer dans son lit cette mer houleuse et la discussion clairvoyante, raisonnée, reprend le dessus sous la direction méthodique de ce pilote habile.

M. Gagnon partage une large part dans les débats. Orateur convaincu, il est ardent à la réplique, et plusieurs de ses collègues se rappellent encore les coups de boutoirs qu'il distribue avec une âpre chaleur. Mais sous ces dehors impassibles M. Gagnon cache un cœur sympathique. Je me souviens encore du regretté M. Gauthier, député de Charlevoix. Il n'y avait pas dans la chambre deux hommes plus à l'antipode l'un de l'autre que ceux-là. Et cependant à l'issue de la séance, sentant se fondre la glace des exigences politiques, ils goûtaient tous deux dans le calme de la vie intime les charmes d'une amitié réelle et sincère. Ce fut M. Gagnon qui jeta les dernières paroles de l'adieu sur la tombe de Gauthier.

Ceci est, suivant moi, le plus beau témoignage que je puisse rendre à un homme politique.

M. Nantel, député de la gauche est aussi un orateur disert, et sa qualité de journaliste lui permet de puiser abondamment aux panoplies de la presse des armes toujours nouvelles. En effet, qui plus que le directeur d'un journal est à même de connaître le dessus et le dessous de chaque question constamment exposé à la manière du soldat en campagne, il couche sur la paille des bivouacs, se retrempe et s'aguerrissant tous les jours. M. Nantel, quoique jeune encore, a de beaux états de service et l'avenir lui réserve d'éclatants succès, s'il se tient sans broncher, comme toujours du reste, sous les enseignes du travail et de l'honneur.

M. Shohyn, à qui on a confié les clefs du trésor, veille à sa garde avec une jalouse sollicitude. Le député de Québec-Est, dévancé en chambre par une réputation de financier honnête et sans tache, a déjà surabondamment prouvé que sa réputation n'était pas surfaite. Ses tableaux mathématiques sont clairs, lucides, sans nuages. Il ne cherche point à tromper son auditoire par des artifices de langage qui font souvent prendre la lune pour un zéro et les étoiles pour des unités. Il tire la situation au net, sans détour, et ses collègues qui l'écoutent semblent, par leur attention soutenue, souligner la vérité de ses calculs. Entre ses mains sans cesse fermées aux spéculations louches et toujours ouvertes aux entreprises progressives, le pays ne peut que regagner son ancienne aisance et nous faire goûter bientôt les douceurs du pactole.

Vis-à-vis de lui M. Chase Casgrain noircit son cornet, passe en revue ses informations, les relève d'aperçus nouveaux; et quand il réclame la parole, le silence qui se fait autour de lui et dans toute la chambre permet à l'orateur d'aborder hardiment son sujet, d'exposer le dilemme d'une façon magistrale à ceux qui ont la bonne fortune de l'entendre. M. Casgrain est encore un jeune homme, et déjà au barreau, sur les estrades populaires et parmi la députation il fait une marque telle que plusieurs le désignent comme une des plus belles espérances de son parti. Sa diction correcte, sa phraséologie pleine de feu et colorée ne l'emportent jamais au delà du but. A la manière d'un vieil athlète, il sait se contenir, s'effacer même s'il le juge nécessaire à la condition du terrain, mais toujours avec cette prudence et ce coup d'œil que lui inspire une intelligence supérieure servie par une instruction solide et substantielle. Avec des tribuns de ce torse et de cette valeur une assemblée législative prend du ton et ajoute un lustre à sa renommée.

Saluons avec respect ce député qui là-bas, tranquillement assis à son pupitre, travaille dans une attitude méditative. M. David, député de Montréal-Est, est petit de taille, demi chauve, avec un front large et des traits d'une grande finesse, où l'étude, le travail et les veilles ont laissé en passant un sillon lumineux. On dit, à son aspect: voilà un honnête homme, tant reste visible sur sa physionomie ce qui se passe dans cette âme d'élite. Son nom est devenu parmi nous le synonyme d'indépendance. Emplois publics, salaires élevés sont pour lui des riens retentissants comparés aux satisfactions secrètes de la conscience en paix avec elle-même. Ecrivain distingué, historien impartial, ses œuvres sont des monuments de précision et de patriotisme. C'est lui qui, dans un livre resté célèbre, remua de son souffle les

cedres de nos héros et en fit jaillir la révélation, jusque là incomplète, d'un mouvement qui couvre de gloire notre panthéon!

Démocrate dans le vrai sens du mot, il se dévoue à la classe ouvrière, dont il connaît à fond les besoins et les idées. Lorsqu'il parle, ses discours académiques et d'homme d'État font deviner le futur ministre perçant sous le député, contraint en sa forte envergure.

J'ai hâte d'arriver à M. Faucher de St-Maurice que vous voyez là-bas étiquetant ses notes, mettant en ordre ses paperasses et sur la figure duquel se reflète l'éclat d'une des plus belles intelligences mises au service de notre pays. Le député de Bellechasse est universellement connu. Dans les trois carrières embrassées par lui nul n'a mieux fait sa marque. Dès son entrée à la vie active, ayant opté pour la littérature, il y conquit de suite un rang à part. Et vous savez quel travail, quelle âpreté d'efforts sont nécessaires afin de débiter ainsi. Mais qu'importait à Faucher le labeur et les peines pourvu qu'il arrivât à nous faire mieux connaître, à ramasser en chemin les couronnes dont il ceignit le front de nos preux et de nos vaillants! Après avoir tracé ce sillon, il rechercha l'épée que Charland illustre si bien sous les drapeaux de France, partit pour la campagne du Mexique, sans sou ni maille, et en revint avec cette fortune qui en vaut bien une autre, celle du soldat rapportant sur sa poitrine l'image de sa valeur. Forcé de dire adieu à la vie militaire, Maximilien ayant payé de sa tête l'aventure du troisième des Bonapartes, il rentra dans la vie privée, emportant avec lui un livre écrit sur son havresac, entre deux campements. Mais le peuple à qui Dieu prête parfois un grand sens, alla le chercher chez lui et le conduisit aux conseils de la nation. M. Faucher parle avec une éloquence soignée. Son maintien est digne et de bon aloi; et dans ses discours à style chatié la phrase se déploie bien et roule, grâce à un organe agréable, naturellement, de source et sans obstacle.

Après lui on aime à écouter la voix musicale du député de Châteauguay. M. Robidoux, au début, s'est révélé un orateur de grande force. De ses discours monte comme un parfum littéraire. Quand il parle on ne s'ennuie jamais. Les routes par lesquelles il nous fait passer sont des sentiers fleuris, semés d'oasis qui reposent l'esprit, en attendant l'heure de la péroraison qu'il déroule tout d'une pièce, avec un geste entraînant.

M. Flynn, qui siège à la gauche, mérite une mention sur cet imparfait tableau. Il est une puissance en droit constitutionnel, et son titre de professeur à l'Université Laval confirme mon opinion. Quelques uns récussent, c'est vrai, les subtilités abstraites où il a l'air de fendiller les cheveux, mais défend-t-on au soldat de multiplier ses armes pourvu que les préceptes de la guerre soient observés? M. Flynn n'est pas un sabreur, toujours prêt à descendre sur le pré. Au contraire, maître de lui-même, il procède avec calme, en termes courtois. Tout député qui a le souci des dignités parlementaires doit aimer à rompre une lance avec un lutteur tel que lui.

Il m'eût été particulièrement agréable d'esquisser les portraits de MM. Duhamel et Lareau, dialecticiens habiles aussi bien que juristes profonds; j'aurais pu vous parler aussi de MM. Turcotte, Desjardins, Tessier, Déchène et Rochon; mais il me faut finir.

Je m'étais proposé de peindre notre Législature dans les grandes lignes de sa physionomie. Mon but est atteint, du moins suivant la mesure de mes aptitudes.

Ces profils valaient la peine d'être crayonnés, car on ne peut trop se convaincre de l'importance première d'une assemblée nationale.

Souhaitons donc avec toutes les intelligences sincèrement attachées au bonheur de notre pays, que la session actuelle, ouverte avec le printemps qui sème les fleurs et promet la fécondité, soit pour nous le présage d'un progrès toujours grandissant aux horizons de l'avenir.

*Philippe Huot.*

Saint-Roch de Québec, juin 1888.

## PRIMES DU MOIS DE MAI

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de de MAI, a eu lieu le 2 juin, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	15,544.....	\$50
2e prix, No.	15,410.....	25
3e prix, No.	11,883.....	15
4e prix, No.	26,025.....	10
5e prix, No.	15 048.....	5
6e prix, No.	20,298.....	4
7e prix, No.	7,226.....	3
8e prix, No.	646.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

23	3,628	6,501	10,067	18,574	25,158
52	3,645	6,636	10,244	20,021	25,478
82	3,731	7,150	11,121	20,117	26,242
463	4,001	7,166	11,291	20,130	26,651
658	4,238	7,197	12,409	20,208	26,977
669	4,446	7,378	12,485	20,778	27,090
921	4,598	7,452	12,575	20,980	27,677
977	4,770	7,485	13,270	21,486	28,257
1,430	4,928	7,943	13,932	21,974	28,801
2,085	5,001	8,099	14,659	22,876	29,939
2,476	5,846	8,115	15,101	23,190	30,206
2,548	5,971	8,149	16,636	23,278	30,244
2,558	5,995	8,953	17,178	23,594	30,748
3,107	6,041	9,623	17,511	24,651	30,975
3,130	6,109				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

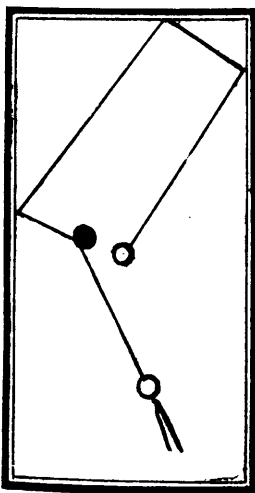
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

**L'étoile de Bethléem.**—Quelques personnes, sur divers points du globe, ont ressenti les plus vives émotions à l'idée que l'étoile de Bethléem recommençait à travers les cieux sa miraculeuse promenade. L'étoile de Bethléem, celle qui guida les Mages à travers les déserts, et les conduisit aux pieds de l'Enfant-Dieu! Quelques bonnes âmes des deux mondes ont cru devoir saisir la *Revue d'astronomie* de cette palpitante question. Des Belges, des Italiens, des Russes, des Français s'en sont préoccupés, et M. Flammarion a livré à la publicité une partie des lettres qu'il a reçues à ce sujet. Il y a, parmi elles, quelques lignes du prince Gagarine, de Saint Pétersbourg, qui nous ont procuré un vague frisson. Les voici: "Il paraît qu'en France et en Italie on s'occupe beaucoup en ce moment de la réapparition de la fameuse étoile des Mages. Ici, on ne parle rien moins que de la fin du monde pour 1889. Est-ce de la fumée sans feu?" A cette question M. Flammarion fait, dans le dernier numéro de son journal, la plus rassurante réponse "Cette crainte est chimérique, dit-il, et sans aucun fondement." Dans la constellation de Cassiopée, on peut voir, en ce moment, une étoile télescopique rougeâtre de 10e ou 11e grandeur. Déjà en 945 et en 1264, au même point du ciel, une étoile semblable aurait été vue, puis, en 1572, Tycho-Brahé en avait également observé une. Il est fort possible que l'astre de 945 et de 1264, celui de 1572, et celui d'aujourd'hui soient une seule et même étoile se montrant à nous, tous les 314 ans en moyenne; mais M. Flammarion estime qu'il n'y a rien là "qu'un fait purement astronomique et sans conséquence pour les destinées de notre petite race subliminaire." Quand à l'identité de l'étoile actuelle avec l'étoile des mages, c'est, selon lui, un rêve mystique qu'il faut abandonner.

Quiconque s'accroche aux choses qui passent passe avec elles.—J. AUTRAN.

LE JEU DE BILLARD

CARAMBOLAGE PAR TROIS BANDES



Fraper sa bille au centre avec effet contraire et viser la rouge assez fine. Le coup de queue n'a rien de spécial et réclame uniquement de la précision, car il n'y a pas lieu, dans ce genre de partie, de chercher à grouper les billes.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferons pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,  
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Montréal, 21 Avril 1888.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le VINGTIÈME jour de JUIN prochain, à UNE heure P.M.

Par ordre du Bureau.  
(Signé) A. de MARTIGNY.  
Caissier.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE  
2461, rue Notre-Dame, Montréal

VICTOR ROY,  
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC doc (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malade, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES L., renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, PÈRES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorète, Jockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX —Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie. de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt gallons de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix.

Ordres respectueusement sollicités et promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN.

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE

Banque Ville - Marie

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au même endroit, MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du bureau,

U. GARAND

Caissier.

Montréal, 24 avril 1888.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.



M. RACICOT, tient à faire savoir au public que la seule place où l'on peut se procurer ses véritables remèdes sauvages composés d'herbes, est au No 1434, rue Notre-Dame. Vous reconnaîtrez la place par l'enseigne du sauvage. Il n'y a qu'un seul J. E. P. Racicot à Montréal, et si quelqu'un vient vous dire qu'il est ailleurs que sur la rue Notre-Dame, méfiez-vous, soyez sur vos gardes, car ce sont des imposteurs qui veulent votre argent en se servant de ce nom si célèbre à Montréal et dans tout le Canada. Personne n'ignore que J. E. P. Racicot de la rue Notre-Dame a des remèdes sauvages pouvant guérir toutes les maladies indistinctement et que les maladies vénériennes sont traitées d'une manière spéciale, et radicalement guéries en peu de jours. Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

A ceux qui prennent Maison



Services de Table à..... \$2.75  
Nouvelles Lampes à Suspension à..... 2.50  
Services de Chambre à..... 2.70

— CHEZ —

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

Communication téléphonique 273 — A 3 portes du Carré Chaboillez

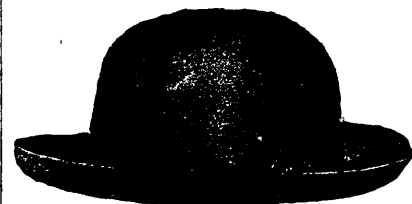
ÉTABLI EN 1852

LORGE & CIE



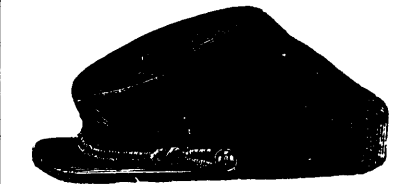
Assortiment extraordinaire de chapeaux chez

LORGE & CIE.,



Chapeaux en feutre dur et mou depuis 75c à \$3 chez

LORGE & CIE



COIFFURES de TOUT GENRE  
SPÉCIALITÉ.

Coiffures pour Musiciens

On ne charge pas extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over chez

LORGE & Cie

21, RUE SAINT-LAURENT

Paine's Celery Compound

GUÉRIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, la faiblesse nerveuse, les maladies d'estomac et du foie, le rhumatisme, la dyspepsie et toutes les maladies des reins.

NERFS FAIBLES

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE est un tonique pour les nerfs qui ne failit jamais. Il contient du Céleri et du Coca, ces stimulants si merveilleux et guérit rapidement tous les désordres nerveux.

LE RHUMATISME

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE purifie le sang. Il chasse l'acide lactique qui cause le Rhumatisme et établit en une condition sanitaire les organes générateurs du sang. C'est le véritable remède pour le rhumatisme.

MALADIES DES ROGNONS

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE méme promptement le foie et les rognons dans un état de santé parfaite. Cette puissance curative combinée avec ses toniques pour les nerfs, en fait le meilleur remède pour toutes les maladies des rognons.

LA DYSPESIE

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE fortifie l'estomac et tranquillise les nerfs des organes digestifs. C'est pour cela qu'il guérit même les plus mauvais cas de dyspepsie.

LA CONSTIPATION

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINE n'est pas un Cathartique. C'est un laxatif, donnant une action facile et naturelle aux intestins. La régularité arrive sûrement lorsqu'on en fait usage.

Ce remède est recommandé par les hommes d'affaires et de profession. Envoyez chercher un livre.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens

WELLS, RICHARDSON & CIE., Prop.  
MONTREAL, Q. EBEC.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

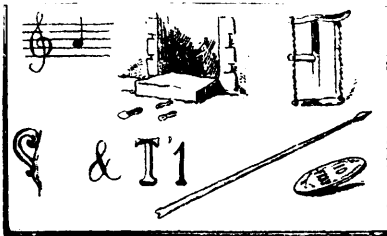
HENRY K. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

Illustrated Days' Doings, journal américain, glais publié à New-York, contenant 16 pages, dont 12 de gravures à sensation, de sport et de théâtre. Ce journal est envoyé à n'importe quelle adresse pendant 13 semaines pour \$1. Richard K. Fox, éditeur-propriétaire, Franklin Square, New-York.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 388.—RÉBUS.



No 389.—LOGOGRIPIKE

Sur mes six pieds, je cours.  
Sur mes cinq pieds, je cause.  
Et sur trois je suis cause  
D'un malheur sans recours.

No 390.—ENIGME

Quotidiennement on me sert sur la table  
Où je passe pour être assez peu délectable.  
Je ne deviens ce que je suis, quand j'y suis  
[mir.]  
Qu'après avoir longtemps été... ce que je suis.

SOLUTIONS :

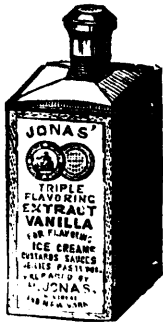
No 386.—Le mot est : Clou.  
No 387.—Le mot est : Marche-pied.

ONT DEVINÉ :

Mme S. Noiseux, Farnham ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; L. C. Renaud, New-York ; Sphinx, Valleyfield ; Louis Lafleur, Lévis ; Albertine, Côteau-Lançing ; M<sup>lle</sup> Virginie Parent, Saint-Jean d'Iberville ; N. Dumouchel, Saint-Hyacinthe ; E. C. Grandbois, Sorel ; F. L'Heureux, Alfred Giroux, Gaudiose Guilbault, M<sup>lle</sup> Léda Fortier, M<sup>lle</sup> C. Versailles, Québec ; M<sup>lle</sup> Eugénie Cinq-Mars, Frank, M<sup>lle</sup> N. F. DeLorimier, Montréal ; Mme R. Roy, Ottawa ; Mme F. Juneau, Québec ; L. Dargis, Ste-Anne.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :  
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & Cie**  
10—RUE DE BRESOLES—10  
(BATISSES DES SŒURS) MONTREAL

" Bois pauvre pèlerin, bois de cette eau, car elle est de St-Léon et guérit de tous maux. "

MONTREAL, le 8 Mai 1888.

A. POULIN, ECR.

Gérant Cie d'Eau de St-Léon,

Montréal.

CHEZ MONSIEUR,

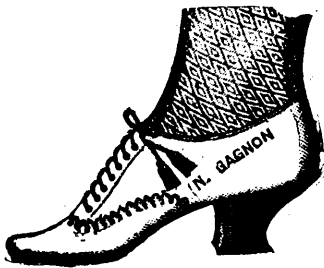
On me donne beaucoup de plaisir de constater que je me suis servi récemment de l'Eau de St-Léon (en suivant les directions imprimées) et j'en ai ressenti le plus grand bénéfice.  
D'après mon expérience je puis recommander consciencieusement cette Eau comme étant indispensable.

Bien à vous,

H. MACDIARMID

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

OCCASION UNIQUE !!!



Chaussures de toutes sortes et de tous genres

CHEZ

**N. GAGNON,**

1821, RUE STE-CATHERINE

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

**\$60,000**

SERONT TIRÉS

LE 20 JUIN PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00  
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,  
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**  
IS THE MOST  
PERFECT FORM OF CONCENTRATED  
**FOOD**

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Do. ne de la chaleur au système, fortifie et enrichit le sang. Il donne de la vigueur au corps et forme une constitution robuste et c'est en même temps un grand fortifiant.



Voitures d'Enfants!!

Le plus grand choix de voitures d'enfants

DEPUIS \$10 JUSQU'A \$50

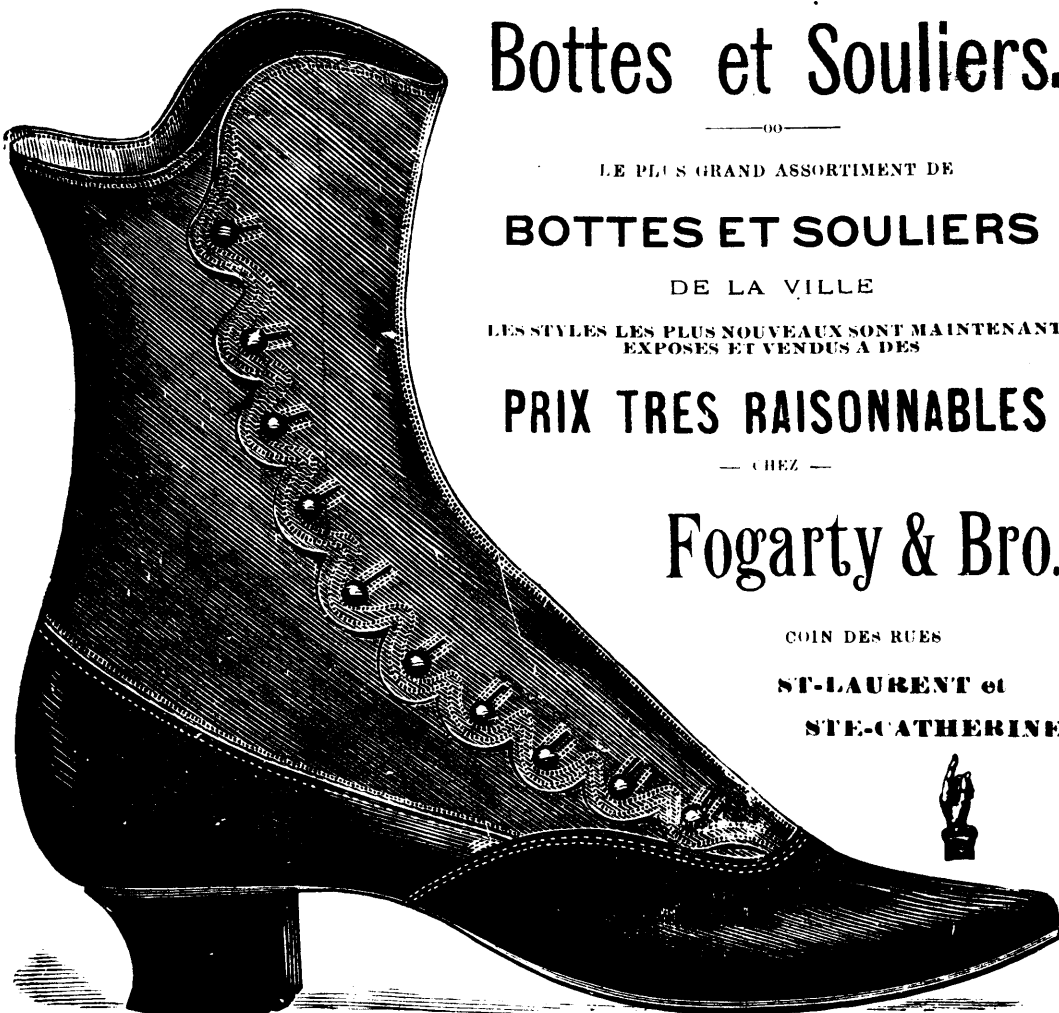
CHEZ

**Wm. KING & Cie.**

652—RUE CRAIG—652

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
18—RUE SAINT-LAURENT—18  
MONTREAL

Chaussures en Kid \$1.00



Bottes et Souliers.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

**BOTTES ET SOULIERS**

DE LA VILLE

LES STYLES LES PLUS NOUVEAUX SONT MAINTENANT EXPOSES ET VENDUS A DES

**PRIX TRES RAISONNABLES**

— CHEZ —

**Fogarty & Bro.**

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 juin 1888

## L'EXPIATION

## PREMIÈRE PARTIE

## II.—L'AVEU

La console avait une serrure. Michel y fit entrer la clef. Le tiroir joua. Un cri étouffé s'échappa de la poitrine de la pauvre femme. Le docteur retira du tiroir une liasse de lettres. La malade lui fit signe de les serrer dans la poche de sa redingote. Le tiroir contenait en outre un encrier, du papier, des plumes. D'un geste Térésa pria le docteur de lui donner ces objets. Ensuite d'une main tremblante elle écrivit :

« Docteur, rentrez en France et ne revenez jamais en Espagne avec ma fille. Mes ennemis sont maintenant les vôtres. Fuyez sans tarder. Une porte secrète vous montrera un escalier dérobé. Dans la liasse vous trouverez des billets de banque. Servez-vous-en, s'il le faut. L'escalier mène au parc. Vous y rencontrerez une grotte cachée dans le feuillage. Par là vous gagnerez la campagne. Vous êtes dans le château des ducs de Balboa, mes ancêtres. »

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, Michel Herbin releva la tête. La malade était assise, enroulée dans une couverture. Elle essaya de se lever, mais avant d'y réussir, elle eut une défaillance. Plusieurs minutes s'écoulèrent ; à la fin elle reprit ses sens. Alors elle se laissa glisser à terre, et se tint debout, appuyée d'une main sur la table. Elle était grande et les contours de sa taille élancée s'accroissaient encore, quoiqu'elle s'affaîsât maintenant sous le poids de son corps sans force. Pas à pas elle marcha, aidée par le docteur, vers le mur dont elle écarta la tapisserie.

Le mur était recouvert de panneaux en boiseries, noircis par le temps. A mesure qu'elle en faisait l'examen, le découragement se peignait dans son regard.

Le docteur l'avait assise dans un fauteuil. Tout à coup elle se redressa presque automatiquement, et d'un doigt tremblant elle toucha un bouton dissimulé dans une moulure. Une petite porte, étroite et basse, pouvant à peine livrer passage à un homme, s'ouvrit dans un des panneaux. Une bouffée de vent monta dans la pièce. Le docteur avait devant lui une sortie secrète. La malade lui fit signe de la reconduire jusqu'au lit. Lorsqu'elle fut recouchée :

—Duchesse de Balboa, dit-il en lui serrant les mains avec effusion, je vous quitte, puisque vous l'exigez, mais je vous renouvelle mon serment : Je serai le père de votre fille ; je vous vengerai. Quels que soient vos bourreaux, je les retrouverai. Le monde est grand, la vie est longue, mais la justice divine est éternelle.

Il se dirigea vers la tapisserie et disparut.

## III.—LA GROTTÉ.

Le château de Balboa était penché comme un nid d'aigle sur une de ces hautes roches, d'où les grands seigneurs d'Espagne défiaient jadis l'autorité royale. Le temps avait modifié les mœurs, le progrès avait nivelé les classes, et d'époque en époque les institutions nouvelles avaient aboli les anciens privilèges de la noblesse. Aussi la vieille résidence féodale n'était-elle plus qu'une masse de pierres, prêtes à rouler les unes par-dessus les autres dans les grandes ravines, tapissées de buissons épais qui bordaient la route.

Cependant, le château conservait encore son aspect imposant. Le squelette de l'antique construction subsistait toujours, et sa formidable ossature ne manquait pas d'étonner les passants. Les gros murs d'œuvre restaient debout, et gardaient en partie leurs crénelures. Fiers de leur solidité, ils paraissaient répudier avec dédain les soutène-

ments, et dominaient, pleins d'orgueil, les maisons de date récente. Celles-ci, éparpillées dans la vallée, fardaient déjà, pareilles aux générations d'aujourd'hui, affectées d'anémie et de rachitisme.

Toutefois, l'atteinte des réformes modernes se constatait partout, les donjons avaient été changés en pavillons, les douves converties en jardins, les ponts-levis et leur avenue remplacés par une allée de châtaigniers, les mâchicoulis par des terrasses.

Cinq ans avant les événements que nous venons de rapporter, le duc Pierre de Balboa, vieillard presque septuagénaire, dont l'âme et le corps étaient, disait-on, plus durs que le granit, avait fait appeler, un soir d'hiver, dans la salle des nappées où il s'était fait dresser un lit, sa fille Térésa et son frère Alexandre.

—Le chêne a tenu bon, leur dit-il, tant que la hache ne l'avait pas touché au cœur. Maintenant c'en est fait de moi. Je n'en vais. Mon rôle est fini. Térésa, tu as vingt-deux ans. Sauf le temps que tu as passé au couvent dans ton enfance, tu n'as pas quitté cette résidence où tu es entourée des souvenirs de tes aïeux. Souvenirs illustres, car ils remontent jusqu'à Vasco Munez de Balboa, le conquistador du XVI<sup>e</sup> siècle, à qui la cour d'Espagne décerna le titre de roi des mers du Sud. Ton isolement t'a mise à l'abri des séductions de cette société moderne, où la lie monte à la surface. Mais il t'a privée de l'expérience nécessaire pour éviter les écueils semés de fleurs, où la vieille aristocratie, trop confiante, s'est de nos jours brisée si souvent. Tu as besoin d'un conseil, d'un guide. Toi, Alexandre, tu connais ce monde nouveau, que nous ont créé les révolutionnaires, secondés par la populace. Tu es habile et tu n'es pas homme à te laisser follement entraîner. Te voici arrivé à la quarantaine. Tu seras le protecteur et le père de ma fille jusqu'à ce que tu lui aies choisie une main digne du nom glorieux qu'elle porte. Jure-moi que tu rempliras cette mission.

Alexandre de Balboa s'était lié par un serment solennel. Le duc Pierre était mort, et son immense fortune était passée tout entière à sa fille unique, la duchesse Térésa. Pendant quelques mois l'entente avait régné entre l'oncle et la nièce. Mais Térésa s'était bientôt aperçue que le frère de son père n'avait pas, comme elle le goût de la solitude. L'année n'était pas écoulée que le comte Alexandre manifesta le désir de s'établir dans la capitale, où l'attiraient la cour et le monde. Térésa ne le suivit pas. Elle s'était attachée à cette vie simple qu'elle avait toujours menée, à cette demeure peuplée de tous les objets qui lui étaient chers. Dans les premiers temps, le comte fit au château des visites fréquentes, qui peu à peu devinrent plus rares. Térésa se trouva ainsi livrée à elle-même.

Par quel enchaînement de malheurs était-elle tombée au fond d'un abîme et cet abîme qui l'avait creusé ? Un seul homme possédait maintenant le secret de toute son existence. Lui seul pouvait défendre dans l'avenir la mémoire de la duchesse de Balboa contre la calomnie. Cet homme était le docteur Michel Herbin.

Elle suivait, par la pensée, chacun de ses pas. Elle le voyait s'engager dans l'escalier tortueux et noir, s'appuyer de la main aux murs tremblants, pour ne pas se précipiter dans le vide, s'arrêter à chaque degré, prêter l'oreille à chaque bruit, puis, après de longs instants d'angoisses, entrer dans le parc, s'avancer dans les ténèbres à tâtons et, dans le feuillage épais, chercher l'entrée de la grotte.

Les mourants ont quelquefois, avant les dernières affres, de ces visions ébauchées. Térésa ne se trompait pas : le docteur Herbin venait, en effet, d'atteindre le refuge qu'elle lui avait indiqué. En étendant le bras dans l'obscurité, il avait senti devant lui un mur couvert de lierre. Des deux mains il avait écarté les plantes. Derrière elles il avait trouvé le vide. Il y était entré.

Un flot d'air frais avait tout à coup fouetté sa tête découverte : il y avait évidemment au-dessus de lui une ouverture. Il s'était arrêté pour regarder et entendre.

Le ciel était chargé de nuages épais, sans étoiles et sans lune. A proximité, des branches d'arbres s'entrechoquaient violemment. Tout annonçait qu'un orage avait éclaté peu de temps auparavant et durait encore.

Presque aussitôt une pluie verticale avait fondu sur lui à torrent. Il avait vivement fait quelques pas en avant et s'était trouvé à sec, il était donc dans la grotte.

Soudain il aperçut à une centaine de mètres une lumière qui se mouvait.

Cette lumière venait rapidement vers lui.

Il rétrograda jusqu'au mur et se cacha dans le feuillage.

A peine avait-il laissé retomber les branches qu'il vit, à travers l'éclaircie, un homme portant d'une main une lanterne et de l'autre une carabine. L'homme s'assit sur une escabelle.

Pour la première fois de sa vie le docteur Herbin eut peur : il était sans armes ; cet homme pouvait le prendre pour un voleur ; quelle explication donnerait-il de sa présence en ce lieu, à cette heure, si on l'interrogeait ? Que ferait-il, sans défense, si on l'attaquait ?

Quelques instants se passèrent.

L'homme avait allumé sa pipe en bâillant longuement, comme s'il était accablé de fatigue et de sommeil. De temps à autre, il se penchait et tendait l'oreille, puis il se redressait avec impatience. Il était visible qu'il attendait quelqu'un. Bientôt il se leva, posa sa lanterne dans une anfractuosité, et s'avança à pas comptés vers l'endroit d'où il était venu.

Le docteur pouvait suivre ses mouvements, grâce à la lumière qui se projetait le long de la grotte.

L'homme avait tourné le dos, sa carabine était debout contre la paroi de l'abri.

Michel aurait pu d'un bond sauter sur l'arme, courir sus à l'inconnu, le terrasser et, s'il résistait, lui donner la mort. Mais quel mal cet homme lui avait-il fait ? La peur du danger lui donnait-elle le droit d'être lâche ?

A peine cette réflexion avait-elle traversé son esprit, qu'un grognement sourd se fit entendre.

L'homme saisit brusquement sa carabine.

—Attention, Pablo, cria-t-il avec un accent effrayé. Tu sais que Léona ne connaît personne la nuit.

—Je le tiens à la chaîne, Tomas.

La voix qui répondit partait de l'extrémité de la grotte.

—Si cette bête me flaire, se dit-il, je suis perdu.

Le nouvel arrivant s'était approché. Il portait, comme Tomas, la cape espagnole. Son extérieur, moins grossier que celui de son compagnon, tenait du valet de chambre de la grande maison. Il avait dans la main droite un épieu et dans la gauche une chaîne sur laquelle tirait une énorme chienne de montagne.

—Maudit animal, dit Tomas ; il ne reconnaît pas un ami.

La chienne, qui avait levé la tête vers le mur, poussa un nouveau grognement.

—A terre ! Léona ! à terre ! fit Pablo en accompagnant son injonction d'un soufflet appliqué sur les mâchoires du molosse. Tu vois bien que c'est Tomas. L'ingrate a du sang de loup dans les veines. Je la punirai en la privant de pâtée.

Léona s'était couchée aux pieds de son maître, le museau posé sur ses deux pattes étendues devant elle, l'œil inquiet et sournois.

Pablo prit une seconde escabelle et s'assit à côté de Tomas.

—As-tu vu don Alexandre ? demanda celui-ci.

—Oui.

—Que dit-il ?

—Il recommande de redoubler la vigilance.

—Il a donc quelque nouvelle du personnage mystérieux ?

—Aucune.

—C'est étrange. Voilà quinze jours que les pièges sont tendus.

—Sans doute ; mais personne ne vient s'y prendre.

—N'es-tu pas d'avis que don Alexandre se forge des chimères ?

—Non. Je suis sûr que l'homme que nous guettons entre dans le château.

—Par où ?

—Je l'ignore, mais j'ai relevé les traces de ses pas. Ils s'arrêtent à l'entrée de cette grotte. J'aurais pu suivre sa piste, si la pluie, n'avait défoncé le sol.

—La vieille Fustaquia dit qu'il y a des passages souterrains.

—C'est possible, quoique je n'en ai jamais entendu parler, mais c'est une raison de plus pour surveiller toutes les issues.

—Mais, demanda Tomas, en bourrant de nouveau sa pipe, pourquoi don Alexandre tient-il tant à cette capture ?

Pablo haussa les épaules.

—Cela ne nous regarde pas, dit-il.

—Tu as raison ; celui qui paie a le droit de commander.

—Et celui qui veut être payé le devoir d'obéir.

—Que ferais-tu s'il passait par-dessus le mur sous nos yeux ?

—Sois tranquille, j'ai le poignet solide.

—Et si pourtant il nous échappait ?

—Je lui planterais cet épieu dans le corps.

—Tuer un homme !

—Un homme qui entre la nuit dans une propriété privée et franchit un mur de clôture...

—N'est qu'un malfaiteur, c'est vrai.

—Ecoute, Tomas. Les Pyrénées sont à deux pas. La frontière française n'est pas loin. Les contrebandiers font leurs coups de ce côté. Qui dit contrebandier dit voleur et souvent assassin. Nous sommes d'honnêtes gens ; on nous paie pour faire la garde. Nous la faisons. Tant pis pour les imprudents ou les téméraires qui viennent rôder par ici. Si nous les tuons, il y aura cas de défense légitime.

—Don Alexandre semble impatient d'en finir.

—Oui, surtout depuis la maladie de la duchesse.

—Est-il vrai qu'elle se meurt ?

Pablo ne répondit point et, s'inclinant vers Tomas, il fit mine d'allumer à sa pipe une cigarette qu'il venait de rouler dans ses doigts.

Tout à coup il se leva en sursaut.

—Un bruit de pas, je crois, dit-il.

Léona s'était arc-boutée.

—Paix ! fit Pablo. Va vite, Tomas. Sors de la grotte. Cache-toi derrière un arbre et vois ce qui se passe.

Tomas se mettait en devoir d'obéir, lorsqu'une voix impérieuse le cloua à sa place.

—Pablo ! Tomas !

—Don Alexandre ! s'écrièrent les deux hommes en même temps.

Ils se dirigèrent en courant vers l'entrée de la grotte.

Michel Herbin avait reconnu l'accent de l'homme masqué qui l'avait conduit auprès de la duchesse. Dieu lui venait une fois de plus en aide. Il allait enfin voir les traits du seul ennemi qu'il eut au monde, et ces traits il allait pouvoir, sans être aperçu, les graver à jamais dans sa mémoire.

Alexandre de Balboa s'était avancé jusqu'à l'endroit où étaient les escabelles. Il avait le visage tourné vers le mur couvert de lierre.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, dont la marche un peu pesante trahissait la force musculuse. Il avait la stature haute, les épaules larges, le corps robustement charpenté. La tête était expressive et énergique. [Le teint brun accentuait les lignes de la physiologie. Le visage était encadré de favoris d'un noir de jais rejoinés par les pointes d'une moustache soyeuse. La bouche étroite, naturellement entrouverte, laissait voir une double rangée de dents, petites et fines, d'une irréprochable blancheur. Les lèvres légèrement contractées, avaient une espèce de frémissement qui excitait une impression de défiance. Le nez était droit et court, les narines serrées. Les yeux, très noirs, vifs, bien fendus, étincelaient à travers de longs cils. Le froncement des sourcils déplaisait.

Le comte portait un costume navarrais d'une grande recherche, sur lequel était jeté un manteau agrafe sous le menton et pendant jusqu'aux chevilles.

—Chiens ! s'exclama-t-il avec brutalité, vous croyez donc que je vous paie pour jacasser comme de vieilles femmes au lieu de travailler ?

Tomas se tenait à l'écart, la tête basse. Pablo, qui paraissait moins timide, prit la parole :

—Monsieur le comte, dit-il, Tomas et moi nous nous réunissons ici après chaque ronde pour nous communiquer ce que nous avons vu.

—Et qu'avez-vous vu, cette nuit ?

—Rien. Les pièges sont tendus sous les murs ; mais il n'y a pas un mulot qui s'y soit pris. Le parc est désert.

—Tu mens.

—Monsieur le comte, répliqua Pablo avec assurance, je dis la vérité ; nos recherches ont été infructueuses, cette nuit comme les précédentes.

—Tu mens, dis-je. Un homme s'est évadé du château, il n'y a pas une heure, et vous n'avez été ni l'un ni l'autre assez adroits pour l'arrêter. A quoi servez-vous donc ?

—Monsieur le comte, hasarda Tomas, je puis vous garantir que personne n'a franchi le mur.

—Assez ! Tu ne mérites pas le pain qu'on te donne. Je devrais t'envoyer aubagne de Ceuta et te faire river un boulet au pied. Suivez-moi.

En disant ces paroles, le comte sortit de la grotte.

Les deux hommes marchèrent derrière lui, silencieux.

Michel Herbin avait avancé la tête pour mieux les voir s'éloigner. Le danger devenait plus pressant. Le docteur se disait que le moment était venu de prendre une résolution. Il n'avait à choisir qu'entre deux alternatives : ou bien attendre qu'on vint inévitablement le découvrir dans ce feuillage, ou bien se montrer. Dans l'un comme dans l'autre cas, la conclusion ne pouvait être que fatale.

Il lui restait, il est vrai, une chance suprême : c'était d'arriver jusqu'au mur d'enceinte et de passer par-dessus avant d'être surpris. Mais l'obscurité qui régnait l'aurait fait vraisemblablement tomber dans un de ces pièges dont venaient de parler Tomas et Pablo.

Dans cette perplexité, le sort de sa femme et des enfants qu'il avait laissés avec elle le tourmentait encore plus cruellement que sa propre situation. Chaque minute qui s'écoulait accroissait son anxiété. Il avait beau armer son cœur contre le destin, de sombres pressentiments l'assiégeaient.

Autour de lui tout était maintenant calme. Le vent avait cessé de gémir dans les arbres. Au loin, les bruits confus de voix et de pas s'éteignaient. La lueur de la lanterne devenait d'instant en instant plus incertaine.

Il y avait près d'un quart d'heure que les trois hommes avaient disparu ; il était probable qu'ils faisaient une battue et que leurs recherches les ramèneraient vers le mur.

De la place qu'il occupait, le docteur pouvait apercevoir, de l'autre côté d'une pelouse qui s'étendait devant lui, l'enceinte du parc, se dessinant vaguement au scintillement de quelques étoiles qui commençaient à percer les nuages moins amoncelés.

Au premier coup d'œil, la distance à franchir pour parvenir jusque-là lui paraissait assez rapprochée ; mais un examen plus attentif lui donna bientôt la certitude que cette distance était plus que doublée par l'impossibilité de suivre le chemin en ligne directe. La pluie d'orage avait en effet détrempé le sol, et la pelouse était impraticable. Il fallait nécessairement prendre une longue allée tortueuse qui, après de nombreux détours, débouchait, suivant toute probabilité, en face du mur de clôture.

Michel Herbin resta quelque temps la tête penchée en dehors du feuillage. Sa main droite, posée sur sa poitrine, se crispait et ses ongles lui entraient dans la chair. Quelqu'un qui l'eût observé en ce moment, aurait vu qu'il était horriblement pâle et que son regard avait pris une effrayante fixité.

Cependant les cimes des arbres commençaient à s'éclairer de faibles blancheurs. Le docteur haletait. Par moments, il lui semblait que le bruit des pas devenait plus distinct. Tout à coup il tressaillit. Un sillon de lumière se dessina dans l'éloignement. Il n'y avait plus de doute : ses ennemis faisaient le tour du parc. Attendre plus longtemps pour se décider, c'était rendre toute tentative de fuite inutile.

Le corps ployé en avant, marchant sur la pointe des pieds, fouillant les ténèbres, comme aurait fait un aveugle, le docteur quitta son abri. Il avait le bras étendu, la main appuyée au mur. A peine eut-il fait un pas qu'il rencontra un obstacle. Le feuillage s'était refermé sur lui, l'emprisonnait et lui barrait le passage. D'un mouvement anxieux il repoussa le lierre. Une douleur soudaine lui arracha un cri. Sa main avait rencontré un gros clou qui retenait un pieu et,

s'y était déchirée. Le blessure était profonde et le sang coulait.

Cet accident aurait pu abattre un cœur faible. Il n'eut d'autre effet sur le docteur Herbin que de redoubler son énergie.

Sous le clou, la main avait senti le pieu. Il l'attira à lui et parvint de le faire sortir de terre. C'était une branche d'arbre, droite, grosse, forte, dépouillée de ses ramilles, pointue par un bout et servant d'étau. Dieu lui venait en aide : le pieu n'était pas seulement un appui, mais une arme. Le docteur pouvait donc continuer son chemin à tâtons. Bientôt il se trouva au pied de la muraille. Il en mesura du regard la hauteur, qui dépassait deux mètres. Il sonda le terrain du bout de son bâton. Le sol était uni et ferme. Il s'avança. Doucement il promena la main sur la surface dressée devant lui. Le contact trahit le plâtre frais. Le mur avait été récrépi récemment. L'escalade était impossible.

Le docteur poussa plus loin. Il marchait lentement de peur de faire craquer le bois mort qui jonchait l'allée. Il avait roulé son mouchoir autour de sa main blessée, mais le sang perçait le tissu. Un instant il lui sembla que son corps se glaçait.

La lanterne courait maintenant plus visiblement dans le parc. Les trois hommes allaient, il est vrai, bien loin devant lui ; mais ne pouvaient-ils brusquement changer d'itinéraire ?

Une extrême lassitude s'emparait peu à peu des membres du fugitif ; malgré lui, il cédait à la souffrance physique. Pour reprendre un peu de force, il s'accroupit.

Ses yeux retombèrent alors sur le mur. Il crut voir qu'à l'endroit où il était arrivé, les pierres s'étaient tassées ; le pied de la clôture était en partie dégravoyé et le chaperon ruiné.

Le docteur se leva et se traîna péniblement.

Tout à coup son bâton ressauta et lui échappa.

Il se pencha pour rechercher la cause de cette secousse : le bâton était debout, pris entre deux pointes de fer, qui le serraient comme une mâchoire. Il voulut le retirer, et sentit que c'était impossible.

—La Providence veille sur moi, pensa-t-il. Sans elle, je mettais le pied dans ce piège.

Il atteignit librement le mur et rencontra une anfractuosité. D'un effort suprême, il se souleva et se hissa jusqu'à la crête, où il s'assit à cheval.

Au même moment le parc s'illumina. La lanterne accourait de ce côté.

Sans mesurer la hauteur, Michel Herbin se laissa tomber.

Quelques minutes se passèrent

Le docteur était étendu au pied de l'enceinte, à l'extérieur du parc. La chute l'avait étourdi. Insensiblement il revint à lui et s'assura qu'il n'avait aucune lésion. Il prêta l'oreille : il n'entendit rien.

Lorsqu'il voulut se dresser debout, ses jambes fléchirent. A la fin, il réussit à s'adosser au mur.

Il leva les yeux. A sa droite, se profilait, dans la pénombre, la silhouette du château, semblable à un gigantesque fantôme. A sa gauche, en baissant la tête, il découvrait la masse indécise des habitations de la bourgade.

La fraîcheur de l'air lui prêtait une vigueur factice. Il parvint à faire quelques pas ; mais il vacillait comme un homme ivre. Ses pieds s'em-pâtaient dans la glaise ou glissaient dans des creux remplis d'eau.

Le chemin descendait en s'enfonçant sous des sapins, qui couvraient d'un côté la pente d'un précipice, au fond duquel grondait un torrent.

Le docteur dévalait de cette terrible rampe, où chaque mouvement pouvait le faire rouler dans l'abîme. Quelquefois il s'arrêtait pour s'asseoir, tant son affaiblissement trahissait sa volonté ; mais le froid qui courait dans ses veines l'obligeait presque immédiatement à reprendre sa marche.

Tout à coup il jeta un cri d'effroi. Le terrain se déroba sous lui. Une force irrésistible l'entraîna dans le vide. Il ferma les yeux et recommanda son âme à Dieu.

Brusquement le choc violent le fit rebondir. Son bras étendu s'enlaga machinalement autour d'un tronc d'arbre.

—Mon Dieu ! murmura-t-il faiblement, que vais-je devenir ?

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 juin 1888

## PAULINE

## DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

**U**NE semaine, jour pour jour, après l'entrevue nocturne à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, le juif Samuel Love se présenta de nouveau à l'hôtel d'Hérouville. La jeune femme donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ.

—J'ose espérer, dit le prêteur sur gages en ouvrant sa valise et en tirant plusieurs écrins, j'ose espérer que madame la marquise rendra justice à mon exactitude... Je n'ai perdu ni un jour, ni une heure, ni une minute... J'ai surveillé, j'ai pressé mes ouvriers, j'ai travaillé moi-même, et me voici en mesure au terme fixé.

Samuel Love fit jouer les ressorts des écrins, et Pauline ne put retenir un cri de surprise. Il lui semblait revoir ses diamants eux-mêmes, et, ainsi que le juif le lui avait annoncé, elle était dupe de la plus miraculeuse ressemblance.

—Madame la marquise trouve sans doute cette copie passable ? demanda Samuel, dont une sorte de sourire contracta le visage parcheminé.

—C'est à peine si je puis en croire mes yeux... répondit la jeune femme ; une aussi parfaite imitation me paraît dépasser les bornes du possible.

—Maintenant, reprit le juif, je vais mettre les diamants vrais à côté des pierres fausses, afin que madame la marquise fasse la comparaison d'une manière plus complète.

Cette épreuve fut décisive. Pauline dut avouer son impuissance à distinguer le diamant de strass.

—Tout le monde y sera trompé comme madame la marquise... ajouta Samuel, et j'affirme sans hésiter que mes confrères les plus habiles partageront l'illusion générale s'ils ne font que voir ces parures dans les cheveux et sur les épaules de madame la marquise, car les pierreries factices sorties de mes ateliers se trahissent uniquement par leur légèreté relative. Si la discrétion ne me faisait du silence un devoir impérieux, je pourrais citer à madame la marquise les noms de nombre de très-grandes dames qui paraissent aux fêtes de la cour avec des diamants faux sans que personne au monde ait le moindre soupçon. Il en sera de même pour madame la marquise.

—Ce matin encore, j'osais à peine l'espérer... murmura Pauline ; mais maintenant, j'en suis sûre...

—Madame la marquise me doit la bagatelle de quatre mille livres pour ces parures, reprit Samuel ; j'aurais pu certainement demander davantage, car enfin je rends à madame la marquise un service immense et inappréciable ; mais en ceci, comme en toutes choses, je veux faire preuve de modération, et je n'ai certes point l'habitude d'écouter mes nobles clientes ! Voici la facture acquittée ; madame la marquise est-elle en mesure aujourd'hui ou désire-t-elle que je vienne lui présenter cette facture dans quelques jours ?

—Je vais vous payer à l'instant, répondit la jeune femme.

Le juif s'inclina et fit une grimace de satisfaction. Madame d'Hérouville tira d'un petit meuble d'ébène, incrusté de nacre et d'étain, quatre billets de banque et les lui tendit.

—Je serai toujours et bien humblement aux ordres de madame la marquise... murmura le prêteur sur gages en se dirigeant vers la porte à reculons, après avoir empoché la somme et salué jusqu'à terre.

\* \*

Nos lecteurs se souviennent peut-être d'avoir entendu Pauline, au bal de l'Opéra, dans la loge numéro 24, parler au baron de Lascars d'une grande fête que devait donner prochainement un des membres de la famille de M. d'Hérouville et

à laquelle il lui serait impossible de ne point assister avec tous ses diamants. Le jour ou plutôt le soir de cette fête arriva. Pauline, nous le savons, n'était point coquette, et la parure avait peu de charmes pour elle ; cependant, désireuse de complaire à son mari, elle fit une toilette splendide où la richesse s'unissait à une merveilleuse simplicité. Cette toilette consistait en une robe de moire blanche, lamée d'argent, recouverte presque en entier de dentelles de Venise qui valaient la rançon d'un roi. De gros diamants relevaient de distance en distance ces flots de dentelles vaporeuses. Vers onze heures du soir, Tancrede entra dans la chambre de sa femme, au moment où Gertrude venait d'enlacer des épis et des torsades de diamants aux nattes de la chevelure de Pauline, d'étager sur ses épaules nues, blanches et polies comme le marbre de Carrare, une rivière aux feux éblouissants et d'attacher à ses poignets délicats un triple rang de bracelets. Toutes ces pierreries sortaient des ateliers de Samuel Love ; aucune, par conséquent, n'avait de valeur réelle. Pauline se sentit pâlir ; un frisson nerveux courut sur son épiderme velouté. Tancrede, pour la première fois allait voir les parures fausses substituées à ses bijoux de famille. Le premier coup d'œil jeté par lui sur sa femme ne lui révélerait-il pas à l'instant cette substitution sacrilège ?...

## XXV

L'angoisse de la marquise fut vive, mais de courte durée. Pendant une ou deux secondes M. d'Hérouville s'arrêta sur le seuil, ébloui par la splendide beauté de Pauline, et par les rayonnements qui semblaient s'échapper de cette beauté, puis il s'avança en mettant l'une de ses mains devant ses yeux comme un homme qui redoutait d'être aveuglé s'il contemple le soleil en face.

—Chère bien-aimée, s'écria-t-il enfin, ton radieux éclat me trouble, et je dirais presque qu'il m'effraye.

Madame d'Hérouville fit un mouvement de surprise et le marquis se hâta d'ajouter, dans le style mythologique alors à la mode :

—Je me demande si c'est ma femme que je vois, ou si quelque déesse descendue de l'Olympe a pris ce radieux visage pour se manifester ici-bas sous une forme digne de Vénus ou de Diane ? Il me semble reconnaître ma Pauline adorée, et cependant je doute, car enfin comment admettre qu'une seule mortelle ait reçu tant de charmes en partage ?

—Suis-je donc aujourd'hui pour toi plus belle que de coutume ?... demanda Pauline avec une innocente coquetterie.

—Plus belle, non... mais autrement belle... Cette parure presque royale ne saurait augmenter ta beauté, mais elle en change le caractère... ces pierreries mettent une auréole à ton front de marbre ; elles inondent de mille feux tes épaules de statue ! ce diadème étincelant te métamorphose !... de la femme il fait une reine !

—Et, murmura la marquise dont le regard et le sourire prirent une expansion enivrante, aimes-tu mieux la reine que la femme ?

—J'aime mieux la femme !... répondit vivement Tancrede, oh ! mille fois mieux ! ce qui n'empêche pas qu'il faudrait être aveugle ou fou pour ne pas adorer la reine... surtout celle dont je suis le roi.

Après une minutes de silence, M. d'Hérouville poursuivit, mais d'une voix toute différente et d'un air presque rêveur !

—Etrange chose que le diamant, cette immortelle fleur de la terre !... autour de lui tout passe, tout s'éteint, tout meurt !... impérisable, il survit à tout ! rien ne l'obscurcit, rien ne l'altère, rien ne ternit ses rayons magiques, qui brilleront sur les débris du monde... Regarde-toi, chère Pauline, dans cette glace immense où tu te reflètes tout entière !... vois ces joyaux qui se mêlent à ta chevelure, qui scintillent autour de ton cou et se tordent à tes poignets... Depuis des centaines d'années ils appartiennent à ma famille, dix générations de châtelaines les ont successivement portés... Les châtelaines ont cessé de vivre... les siècles ont passé sur leur cendre, et les diamants éternellement jeunes qui paraient ces fronts disparus, semblent ce soir redoubler d'é-

clat. afin sans doute de fêter la dernière et la plus belle de toute les marquises d'Hérouville !...

Tandis que Tancrede parlait ainsi, Pauline attachait sur lui un regard chargé d'inquiétude, et timide, presque tremblante, elle interrogeait son visage. Les paroles du marquis pouvaient s'interpréter en effet de deux façons bien différentes. Ou Tancrede exprimait sa pensée véritable et se trouvait dupe, par conséquent, de la plus complète illusion, ou bien il avait tout deviné, et sa colère se cachait sous un calme terrible et railleur. Mais Pauline, rassurée presque aussitôt, rejeta bien vite cette dernière supposition comme inadmissible, et comprit que l'enthousiasme de M. d'Hérouville était sincère... Elle ne se trompait pas. Le marquis, dans sa confiance qu'aucun nuage ne venait troubler, se persuadait naïvement, et de la meilleure foi du monde que jamais les antiques joyaux de ses écrins de famille n'avaient eu de si vifs rayonnements !... A son point de vue le marquis avait raison, car ces joyeux empruntaient pour lui leur prestige au prestige de la femme aimée. Le tête-à-tête des deux époux fut interrompu par Mathilde, parée, souriante, impatiente, blanche et rose, vêtue de blanc et de rose, coiffée de lilas blanc et tenant à la main un gros bouquet de roses. La jeune fille fit une entrée charmante et impétueuse : elle se précipita dans la chambre de Pauline comme une brise du printemps, brise joyeuse et parfumée.

—Eh bien ! petite sœur, s'écria-t-elle, qui peut vous retenir ainsi ?... le carrosse est attelé, je suis prête, et l'on vient de me prévenir que M. le comte de Rieux attendait au salon depuis un quart d'heure... Si c'est Tancrede qui vous retarde, en vérité, c'est bien mal à lui !

—Qu'est-ce qui est bien mal, petite sœur ?... demanda le marquis en riant, est-ce de faire attendre M. de Rieux ?...

Mathilde était toute rose, nous l'avons déjà dit, elle devint pourpre.

—Méchant frère, répondit-elle, ce qui est bien mal, c'est d'arriver au bal les derniers, quand les danses et la musique sont commencées depuis longtemps.

—Eh bien, chère enfant, répliqua Tancrede, si je suis coupable, j'avoue mes torts... à tout péché miséricorde ! va trouver Hector et dis-lui de ma part que madame d'Hérouville et moi nous le rejoindrons dans quelques minutes.

A la bonne heure ! s'écria Mathilde, c'est parler, cela ! surtout ne vous faites pas attendre.

Et elle sortit comme un tourbillon, de même qu'elle était entrée. Pauline la suivit d'un regard attendri et charmé, et lorsqu'elle eut disparu, elle reporta ce regard sur Tancrede.

—Ah ! mon ami, lui dit-elle, qu'elle adorable enfant que ta sœur ! quelle nature pleine de vie, d'expansion, de franchise et de gaieté !

—Oui, répondit M. d'Hérouville, Mathilde est une charmante et excellente créature.

—Son cœur est aussi bon que son visage est beau ! reprit la marquise.

—Celui qui nommera Mathilde sa femme sera un homme heureux !... poursuivit Tancrede. Hector de Rieux, s'il devient le mari de ma sœur, aura fait un rêve enchanté.

—M. de Rieux ne te paraît-il pas, comme à moi, digne de son bonheur ?

—Tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais de lui, me permet de l'espérer fermement.

—Le comte aime Mathilde ?

—Ceci me paraît certain.

—Et Mathilde partage sa tendresse ?

—Le cœur ingénu de cette chère sœur s'ouvre naïvement à une tendresse dont elle ne soupçonne pas la nature. Cette tendresse n'est pas encore de l'amour peut-être, mais elle le deviendra bien vite.

—As-tu quelque raison pour retarder davantage le bonheur de ces jeunes gens ?

—Aucune, puisque je crois pouvoir répondre d'Hector.

—Eh bien, cher Tancrede, hâtons-nous donc de les unir.

—Déjà !

—Pourquoi non ? on n'est jamais heureux trop vite, on n'est jamais heureux trop longtemps.

—Ces amoureux trouvent en toi un bien bon avocat ! s'écria le marquis en riant, tu viens de

gagner leur cause !... j'écrirai dès demain à l'oncle d'Hector, et lorsque j'aurai reçu sa réponse, nous fixerons le jour du mariage.

—Veux-tu, dès ce soir, apprendre au comte de Rieux cette excellente nouvelle ?...

—Je te charge de la lui apprendre toi-même... sortant de ta bouche charmante, elle lui sembla plus douce encore.

Pauline embrassa tendrement Tancrede pour le remercier, puis les deux époux rejoignirent au salon les fiancés et partirent avec eux pour le bal qui exerçait sur Mathilde une si vive attraction. Le parent du marquis d'Hérouville, le duc de la Roche-Lambert, habitait l'un des plus vastes et des plus beaux hôtels de la rue Saint-Louis, au Marais. Depuis un temps presque immémorial, (le duc atteignait sa quatre-vingt-dixième année), ce vieux seigneur donnait chaque hiver une fête, une seule, mais splendide, et à laquelle il conviait l'aristocratie tout entière. Quoique les salons de l'hôtel la Roche-Lambert fussent immenses, ils devenaient cependant insuffisants pour recevoir la foule des invités de cette nuit mémorable, et l'usage était de métamorphoser en salle de danse une partie des vastes jardins qui s'étendaient derrière le principal corps du logis. Des constructions en planches, intérieurement recouvertes de magnifiques tapisseries de Flandre et des Sabelins, suffisant à produire l'effet d'un palais véritable. Dix lustres en cristal de Venise se suspendaient au plafond de toile peinte simulant une fresque grandiose. Les souliers à talons rouges des gentilshommes et les petits pieds chaussés de satin des grandes dames foulaient un parquet improvisé beaucoup plus élégant que celui qui s'ajuste en quelques heures pour les bals de l'Opéra. D'innombrables girandoles, appliquées de distance en distance contre les tentures, joignant leurs clartés aux rayonnements des lustres et produisant une lumière éblouissante. Un groupe de vigoureux arbustes à feuillages persistants masquait la tribune des musiciens, et les flots d'une harmonie féeriques s'échappaient d'un dôme de verdure. Tout se réunissait enfin pour donner à cette construction fièle et éphémère l'aspect le plus grandiose et le plus enchanteur... on eût dit une galerie merveilleuse, lentement édifiée par quelque architecte de génie, et destinée à durer aussi longtemps que l'hôtel séculaire auquel elle servait d'annexe.

Deux heures du matin venaient de sonner. Madame d'Hérouville dansait avec le comte de Rieux. En face d'eux Mathilde attirait tous les regards par l'éclat de son délicieux visage et par les grâces incomparables de sa tournure de jeune nymphe. Hector, nous le répétons, servait de cavalier à Pauline, mais, malgré le savoir-vivre exquis qu'il possédait au plus haut degré, sa préoccupation était évidente et il s'occupait bien moins de sa danseuse que de la jeune fille qui lui faisait face. Ses yeux cherchaient sans cesse les yeux de Mathilde et son visage exprimait une ivresse indicible quand il surprenait un sourire à son adresse sur les lèvres de la belle enfant. Ni cette distraction manifeste, ni ce manège naïvement amoureux n'échappaient à la marquise, mais bien loin de souffrir dans son amour-propre en se voyant pour ainsi dire oubliée, ou du moins reléguée au second plan, chose que beaucoup de femmes, parmi les plus honnêtes, ont peine à pardonner, elle s'en réjouissait de toute son âme.

## XXVI

—Vous l'aimez donc bien, monsieur le comte ? demanda tout à coup Pauline à son danseur en souriant.

Le jeune homme tressaillit, et, pendant la vingtième partie d'une seconde, il éprouva quel que embarras, car les paroles de madame d'Hérouville lui faisaient comprendre à quel point sa préoccupation était visible ; mais le ton dont ces paroles venaient d'être prononcées, et surtout un regard jeté sur le visage de sa danseuse lui prouvèrent jusqu'à l'évidence que cette dernière ne se tenait point pour offensée de ses distractions, et il répondit avec feu :

—Vous me demandez si je l'aime, madame la marquise ! Eh ! comment serait-il possible de ne

point aimer, de ne point adorer cet ange ? Oh ! oui, je l'aime de toutes les forces de mon âme !... Il ne se trouve pas dans mon esprit une seule pensée qui ne se rapporte à elle... une seule aspiration dont elle ne soit le but... Mademoiselle d'Hérouville est mon premier amour... elle sera l'unique amour de ma vie !...

—Si Mathilde devenait votre femme, reprit la marquise, vous êtes donc bien certain de la rendre heureuse ?

—Si Mathilde devenait ma femme, répliqua vivement Hector, je voudrais, à force d'amour, faire de sa vie un long jour de fête... je voudrais réaliser pour elle un bonheur sans nuage et sans fin, comme celui que Dieu garde dit-on, aux élus de son paradis... et je sens bien que j'y parviendrais... La volonté n'est-elle pas toute-puissante quand elle est doublée de l'amour !...

Après un court instant de silence, le jeune comte de Rieux reprit :

—Vous êtes bonne, madame la marquise, personne ne l'ignore, et d'ailleurs, pour deviner à quel point votre âme est belle, il suffit de vous regarder... je vous sais incapable d'une cruauté, et vous comprenez combien il serait cruel de me laisser entrevoir aujourd'hui un espoir irréalisable. M. d'Hérouville connaît mon amour pour sa sœur... vous le connaissez aussi, madame, et vous ne l'avez pas repoussé dès le principe, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'ouvrir votre maison et de m'admettre dans l'intimité de votre foyer, afin d'étudier sans doute les garanties que pouvaient offrir mon intelligence et mon cœur... C'est ainsi du moins que j'ai cru devoir interpréter l'immense faveur qui m'était accordée... Me suis-je trompé, madame ?

—Non, répondit Pauline, vous avez vu juste... monsieur le comte, parfaitement juste. Le marquis d'Hérouville, instruit des projets de votre oncle qui souhaitait avec ardeur une alliance entre vos deux familles, et très-bien disposé pour vous tout d'abord, a voulu cependant ne s'en rapporter qu'à lui-même à votre égard, et vous juger par ses propres yeux.

La noble et charmante figure du jeune comte exprima l'émotion la plus vive.

—Me permettez-vous, madame la marquise, de vous demander si l'épreuve est achevée ?... murmura-t-il d'une voix mal assurée.

—Elle est achevée... répliqua Pauline.

—Et... son résultat... poursuivit Hector (vous le voyez, je tremble, madame, en vous interrogeant...) son résultat m'est-il favorable ?... Puis-je aspirer au plus grand bonheur... au plus grand bonheur qu'il me soit possible d'ambitionner en ce monde ?...

L'anxiété, nous pourrions presque dire l'angoisse si profonde et si peu dissimulée de ce cœur ardent et jeune prouvait un immense amour, et madame d'Hérouville prit plaisir à la prolonger pendant un instant encore. Au lieu de répondre sans retard à la dernière question du comte de Rieux, elle demanda :

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de votre excellent oncle, le vicomte de Reilly ?

—Non, madame la marquise... quelques jours à peine...

—Que vous disait-il de sa santé dans sa dernière lettre ?

—Il se félicitait de la voir rétablie au-delà même de ses espérances... Ses forces, malgré son grand âge, revenaient de jour en jour... Il terminait sa lettre par ces mots, que je puis citer d'une façon textuelle, car je les ai relus cent fois et ils sont gravés dans ma mémoire : " Parle-moi souvent, parle-moi sans cesse, mon cher Hector, de cette belle et douce enfant que tu aimes... Le jour où tes vœux et les miens seront comblés... le jour où je pourrai nommer ma nièce, ou plutôt ma fille, Mathilde d'Hérouville, réunir vos jeunes têtes dans une même étroite, et appuyer mes lèvres tremblantes sur vos fronts rapprochés, ce jour-là, je le sens bien, je rajeunirai de trente ans et je signerai un nouveau bail avec la vie. Dépêche-toi donc, car le premier bail est presque fini... Dépêche-toi, si tu veux conserver longtemps encore le vieil oncle dont tu es toute la joie, et qui, depuis que tu es au monde, t'a donné toute sa tendresse." Voilà ce qu'il m'écrivait, madame la marquise, et jugez de ce que j'éprouve, moi qui

donnerais sans hésiter une part de ma vie pour prolonger la sienne, jugez de ce que j'éprouve en songeant que mon bonheur suffirait à produire un tel résultat.

—Ah ! murmura Pauline attendrie, je ne le connais pas, ce vieillard excellent, mais je l'aime.

Puis, changeant de ton, elle reprit :

—Enfin, d'après ce que vous dit M. de Reilly, croyez-vous qu'il soit en état de quitter ses terres et de faire le voyage de Paris ?

—Si je le lui demandais, madame la marquise, il n'hésiterait pas.

—Mais sa santé n'aurait-elle point à souffrir de ce déplacement ?

—J'ai tout lieu d'espérer qu'il n'en serait rien, puisqu'il m'affirme que ses forces augmentent de jour en jour.

—Ecrivez-lui donc...

—Quand ?

—Dès demain.

—Dès demain ? répéta Hector en attachant sur Pauline un regard dont l'expression était suppliante. Pourquoi dès demain, madame ?...

—Eh !... répondit la jeune femme en souriant, ne faut-il pas que votre cher oncle reçoive une lettre de vous en même temps que la lettre de M. d'Hérouville qui partira demain.

Une indicible expression de joie, mêlée d'un reste d'incertitude, se peignit sur le visage du comte de Rieux.

—Le marquis d'Hérouville écrit à mon oncle ! balbutia-t-il. Oh ! madame... madame... je sais combien la question que je vais vous adresser est en dehors de toute discrétion et de toute convenance, mais je ne puis la retenir sur mes lèvres... Que lui dit-il, madame la marquise ? au nom du ciel, ne refusez pas de me l'apprendre ?

—Monsieur le comte, répondit la marquise avec un sourire d'une douceur adorable, il est des indiscrétions qu'il faut comprendre et qu'il faut pardonner... M. d'Hérouville invite votre oncle à venir à Paris fixer le jour de votre prochain mariage avec Mathilde.

Hector devint pâle et chancela... tout le sang de ses veines affluait à son cœur avec une impétuosité foudroyante.

—Mon Dieu !... mon Dieu !... monsieur le comte, balbutia Pauline, très-inquiète, qu'avez-vous donc ? vous m'effrayez...

Mais déjà le jeune homme était redevenu maître de lui-même.

—Rassurez-vous, madame la marquise, c'est fini... répondit-il d'une voix méconnaissable, on ne meure pas de joie, puisque je suis vivant.

A cet instant précis un événement étrange faillit changer cette nuit de fête en une nuit de deuil ! Un hôte inattendu, le plus terrible, le plus effrayant de tous les hôtes, manifesta soudainement sa présence. Un cri terrible retentit à l'extrémité de la vaste salle improvisée que nous avons décrite, et se propagea, rapide comme l'étincelle électrique, à travers tous les salons de l'hôtel, apportant avec lui le trouble, la terreur, la confusion.

—Au feu ! avait dit une voix.

Toutes les voix s'unirent dans une clameur immense pour répéter :

—Au feu ! au feu !...

En effet, un nuage de fumée envahissait la galerie, et des langues de flamme, pareilles à des serpents gigantesques, léchaient le plafond de toile peinte, et faisaient pâlir l'éclat des lustres et des girandoles. L'imprudence d'un valet avait causé tout le mal, et préparé peut-être une de ces catastrophes dont l'effrayant souvenir se transmet de génération en génération.

## XXVII

Un bol de punch incandescent, destiné aux musiciens et placé sur une console derrière l'estrade de l'orchestre, par le valet dont nous venons de mentionner la fatale imprudence, avait mis le feu à des guirlandes de fleurs et de feuillages artificiels montant jusqu'aux toiles peintes du plafond. On comprend que, dans des conditions semblables, l'incendie s'était déclaré avec une rapidité inouïe, et c'est à peine si l'explosion d'un baril de poudre aurait pu produire des effets plus foudroyants.

(A suivre)